

DÉTECTIVE

La route de l'évasion



Dans la clinique où il soigne les indigènes de l'île Margarita, le docteur Pierre Bougrat, pour la première fois, raconta à l'envoyé de "Déetective" les dramatiques péripéties de son évasion.

(Lire, pages 7, 8 et 9, le reportage sensationnel de Henri Danjou sur les évadés du bagne.)

AU SOMMAIRE { Le fou du diable, par Robert Hennumont. — En bordée, par Louis Palauqui. — Le «Club des Quarante», par Jean Dubois. —
DE CE NUMÉRO { Le yacht Mystère, par Pierre Rocher. — Usines de Rêve, par Marcel Montarron. — Procès bizarres et comiques, par René Trintzius.

Millau (de notre envoyé spécial).

Le mistral, levé soudain, soufflait sur les causses dénudés ses rafales hurlantes. La nuit était profonde; des nuages noirs couraient sous le ciel, rasant les forêts des Palanges, balayant l'aride plateau du Levezou. Et l'ombre tiède se chargeait d'orages et de mystères...

La journée avait été rude pour les indigènes de ce coin pittoresque du Rouergue. Un soleil généreux avait fait éclater les derniers bourgeons. Une vie intense, celle des premiers beaux jours, avait mis en émoi les vallées du Viour et de la Muze; la transhumance avait chassé les troupeaux vers les cimes, et, partout, de Veziins à Millau, à Ségur, à Bousac, à Laclau, les hommes de la ferme étaient partis aux champs. Paysans âpres et simples, ils avaient fraternisé tout le matin, côte à côte, dans les sillons. Mais quand ils eurent joyeusement déjeuné contre les aubépines des sentiers, quand le midi chaud et le vin eurent tourné les cervelles, les rancunes tenaces se réveillèrent. Les querelles s'épanchèrent en patois cévenol; on se reprocha des vétilles stupides, on raviva des discussions vieilles d'un lustre: une borne, un fruit dérobé, un arbre arraché suffisaient à créer des disputes sans fin. Au crépuscule, dos à dos, sous la nuit lourde d'orage, chacun avait regagné sa ferme, l'esprit plein de pensées hostiles...

— Voleurs ! Brigands ! Fripouilles !... Ces grotesques insultes avaient été échangées, cinq heures durant, entre deux groupes de cultivateurs qui travaillaient, ce jour-là, sur les guérets du hameau du Lac, à une lieue de Veziins. Deux clans farouches s'affrontaient: celui de Costecalde et celui de Bonnaterre. Joseph Costecalde avait autour de lui Lucien Salomon, Pierre Campels et Joseph Pons. Les quatre hommes, de longue date, se chamaillaient avec le père et les fils Bonnaterre, à propos d'une haie mitoyenne. Trente seaux d'eau puisés en cachette dans la citerne de Costecalde, une borne-limite qu'à tour de rôle, la nuit, ils avaient changée de place, quelques pierres jetées sur les semis, il n'en avait pas fallu davantage pour créer, entre les deux groupes, une animosité redoutable.

■ ■ ■

— Les Bonnaterre sont des voleurs !
— Costecalde et les siens sont des coquins !

Voilà ce qu'on entendit, durant toute cette belle journée, avec un débordement d'injures plus précises. Cette querelle inepte n'était, au fond, qu'un trompe-l'œil. Il y avait beau temps que le juge de paix de Sévérac avait tranché les différends. Si le ressentiment du clan Costecalde contre les Bonnaterre continuait d'éclater à la moindre occasion, ce n'était pas tant pour une question d'arrosage ou de cadastre que pour une ferme ex-



Le fils de Bonnaterre s'obstinait à déclarer: « Nous avons défendu notre bien ».

frein en hersant les lopins de seigle. La rage perçait sous l'insulte.

— Filous ! Vous avez volé l'argent de cette cabane !

— Venez donc un peu le dire ici !

— On verra bien si ça vous portera chance, pouilleux !

A la brune, les Bonnaterre, infatués d'une morgue puérile, avaient regagné leur métairie de Destellous et, en riant, attablés devant les plats rustiques, ils racontèrent aux femmes la fureur du clan Costecalde...

Mais, de leur côté, réunis dans la grande salle du mas de Salomon, les quatre autres, ayant juré aux Bonnaterre une haine implacable, essayèrent d'oublier en buvant. Ils trempèrent dans l'alcool leurs moustaches terreuses. L'atmosphère orageuse de ce soir de mai accablait leurs cerveaux; leur torpeur augmentait leur rancune. Des mots, gros de conséquence, résonnèrent sous les solives enfumées.

— Tout ce que possèdent les Bonnaterre, eh bien ! ça ne tient pas à grand'chose !

— Bien sûr !... Un jour... le feu !...

Un rire mauvais secoua les poitrines. Pour vaincre cette obsession soudaine, les hommes se levèrent, la tête embuée, les sens retournés par une fièvre étrange.

— Je vais vous reconduire un bout, histoire de respirer ! dit Salomon.

Ils s'enfoncèrent dans la nuit tiède, balayée de mistral. D'un accord tacite, ils entreprirent un long détour, cheminant par des sentiers encaissés entre de hautes haies, faites de moellons entassés contre des églantiers. Ils se dirigèrent vers Destellous, le ha-

Au matin, des voisins accourus, enlevèrent les cadavres sur des civières.



Même arrêtés, les meurtriers s'entêtèrent dans leur haine féroce.

LA CURIE

Joseph Costecalde, un gaillard robuste (ci-contre)...

... était le chef reconnu d'une autre coterie



Lucien Salomon (ci-dessous) roula aux pieds de ses meurtriers. Dans un spasme suprême, en pensant à sa famille, (ci-dessus), il râla: « Assassins de mes petits ! ».

ploitée, contiguë à leur terre, ferme que les uns et les autres convoitaient. Qui d'entre eux l'achèterait, qui offrirait la plus grosse enchère, qui l'emporterait ? Qui, de la coterie de Costecalde, ou de l'envie têtue des Bonnaterre ? De part et d'autre, on avait attendu, avec une hâte sordide, que la maison fût à vendre. L'occasion se présenta au milieu de l'hiver et les concurrents, sournoisement, jouèrent leur va-tout.

Ce furent les Bonnaterre qui gagnèrent la partie.

— Elle est à nous ! clamaient-ils, tandis que, dans les champs tout proches, Costecalde, Salomon, Campels et Pons, ravant leur dépôt, cultivaient furieusement la récolte future.

Et, pour mieux savourer leur victoire, Adrien Bonnaterre, vieux manant au profil de Gaulois, septuagénaire cupide, aidé de ses fils, Elie et Louis, empilait, en chantant, le foin des meules sous les hangars de sa nouvelle ferme. Il en avait ouvert les portes toutes grandes; il envoyait à ses ennemis des sourires narquois; les bêtes de trait piaffaient devant les auges; la volonté puissante, la richesse des Bonnaterre éclataient, et le clan Costecalde rongea son

De la ferme de Destellous, le clan des Bonnaterre criait de sarcasmes ses adversaires, moins bien lotis.



Le père Bonnaterre affirmait bestialement son droit absolu à la vengeance.

meau de la haine, et passèrent devant la ferme maudite...

L'ombre était épaisse. Ils distinguaient à peine, au-dessus de leur tête, les lourds nimbus qui arasaient les croupes du Levezou aride. D'une minute à l'autre, l'orage pouvait crever. Une allumette craqua.

■ ■ ■

Le plus léger feu de paille éclatant au milieu d'une des nuits de la sèche vallée du Vieur est un spectacle sinistre, car, ici, l'eau est rare et le moindre incendie, s'il n'est pas aussitôt circonscrit, devient très vite un désastre. Une flamme qui explose et se tord dans le soir et qui, poussée par un vent furibond, se tend vers les meules et les fenils voisins, provoque une compréhensible frayeur parmi les populations villageoises du Rouergue, où le geste d'un incendiaire est jugé avec autant de sévérité que le geste d'un assassin. Et les Bonnaterre, mal assurés, redoutaient d'autant plus les atteintes de ce fléau...

Ils achevaient de dîner et, tout à leur vengeance, ils causaient haut. Leur gaité montait des fenêtres grandes ouvertes. Brusquement, le père se redressa en criant :

— Vingt dieux ! Costecalde est en train de mettre le feu à ma nouvelle ferme !...

Il pointait l'index en direction de la bâtisse qu'un panache d'étincelles, montant de la haie, éclairait de leurs mouvantes.

— Nos fusils... Vite... Ça va leur coûter cher !

Suivi de ses deux fils, le vieux paysan s'élança vers le foyer qui, déjà, rougeoyait,

car la haie était peu fournie. Les églantiers desséchés n'avaient fait qu'une flambée. Et derrière, sur le sentier, heureux du méchant tour qu'ils jouaient, les quatre de la bande Costecalde ricanèrent.

Le mistral soulevait très haut des paillettes incandescentes qui allaient s'abattre sur les chaumes voisins avec de petits grésillements.

— Avec ce vent, ma ferme va flamber ! glapissait le vieillard. Ah ! salauds !... Cours après eux, fils, et tire dessus !

Tandis que son père frappait à coups de crosse les foyers minuscules qui s'allumaient partout, Elie Bonnaterre bondit dans le chemin creux, talonné par son frère. Il accula les quatre hommes, surpris, contre la haie. Avec sa tête bestiale, son front étroit et enfoui sous un chapeau de coutil beige, au bord rabattu, le jeune paysan se ruait au massacre, comme un sauvage.

— Je vous descendrai tous !... hurlait-il. Il discernait à peine ses antagonistes qui, paralysés par la peur et l'ivresse, s'aplatissaient contre la clôture de moellons. Le canon du fusil d'Elie toucha une poitrine, celle de Costecalde, qu'une ancienne blessure aux jambes gênait dans sa retraite.

A ce moment, le père Bonnaterre, ayant éteint toutes les braises dangereuses, sautait à son tour dans le sentier. Il entrevit la scène. Il comprit que les autres n'étaient pas armés. Il les tenait donc, lui aussi, à sa merci. Son intelligence obtuse, sa haine imbecile, sa colère de brute, tout ce que soixante-dix années de vie sordide avait amassé de mauvais en lui éclata.

— Tire, fils... Nous allons tuer tous ces goujats !...

Un double éclair troua l'ombre du chemin, éclairant la scène hallucinante : les quatre cultivateurs, plaqués contre le fourré, les yeux révoltés, le teint verdâtre, la bouche distendue, imploraient grâce. Devant eux, les trois hommes se mirent à les mitrailler, avec des cris et des gestes de fous. Et cela, dans un décor de cauchemar, sur l'étroite route isolée au pied des causses gigantesques. Ah ! Costecalde et ses amis auraient pu unir leur souffle dans un suprême appel : nul ne pouvait les entendre.

Costecalde, le premier, s'affaissa, raide mort, atteint deux fois, à bout portant, le thorax ouvert, la carotide et le visage hachés par les chevrotines...

— Aux autres ! clama le fils.

Une nouvelle salve de plombs claqua. Côtes et reins brisés, l'aorte trouée, Lucien Salomon roula aux pieds de ses meurtriers. Dans un spasme suprême, il tenta de saisir le fusil à piston qui s'abaissait vers lui.

— Assassins de mes petits ! râla-t-il. Et il mourut avec, au fond des prunelles, l'image douloureuse de cinq orphelins dont l'aîné n'avait pas douze ans.

Les Bonnaterre n'avaient plus de balles

Une terrible chasse à l'homme se déroula dans le chemin creux qui dévalait entre deux murs de moellons.



dans leurs fusils. Qu'à cela ne tienne ! Le père tira de sa poche un vieux revolver. Campels et son cousin Pons, comprenant qu'aucune grâce ne leur serait accordée par les brutes déchainées, s'élançèrent à toutes jambes vers le hameau du Lac. Agiles, les Bonnaterre leur livrèrent une chasse éfrayante. Rejoint, dépassé, Campels essaya une double décharge qui lui fracassa la main, l'avant-bras et lui perça le ventre. Joseph Pons, plus heureux que les autres, put s'échapper à travers champs à la faveur de l'ombre. Il sortit indemne de la curée et appela à l'aide.

■ ■ ■

En quittant Vezins, les gendarmes, alertés au milieu de la nuit, butèrent contre un grand diable dépenaillé, élaboussé de sang et noir de poudre.

— Je viens porter plainte contre les Costecalde !

— Qui es-tu ?

— Je suis Elie Bonnaterre. La bande Costecalde a tenté ce soir d'incendier notre ferme. Nous avons dû « tirer le fusil » !...

Les gendarmes demeurèrent ébahis. Ainsi, au lieu de fuir ou de se rendre, les Bonna-

terre invoquaient le droit à la vengeance. Inassouvis, malgré leur tuerie, ils avaient la naïve audace de venir déposer contre ceux qu'ils avaient assassinés. L'adolescent, sa tête de jeune brute enfoncée jusqu'aux yeux sous son chapeau de coutil, gesticulait et clama sa haine contre ses victimes, dont trois déjà ne vivaient plus.

Car si Campels, pantelant et tordu de douleur, avait pu se traîner, rampant à travers les herbages, jusqu'au hameau du Bois-du-Four, il était mort dans un dernier hoquet de sang, en pleurant, lui aussi, sur les petits êtres qu'il laissait seuls au monde.

— Mes petits !... Mes petits !... Ah ! sauvages !...

La vindicte publique accompagna les gendarmes au mas de Destellous. C'est aux cris de : « A l'échafaud ! » que les Bonnaterre furent réveillés, vers la fin de la nuit. Cependant, tout dormait dans la ferme, comme si leur carnage accompli, les fauves s'étaient assoupis tranquillement, soulagés par l'exécution d'une idée qui leur torturait le cerveau depuis des années.

— Laissez-moi ! glapissait le vieux paysan à la tête ridée, tandis qu'on l'entraînait entre deux haies formées par ses voisins, accourus en grand nombre, armés de faux et de gourdins ; laissez-moi, j'ai seulement puni les incendiaires !...

Quand ils furent réunis à la prison de Vezins, le père et les deux fils tendirent le poing vers les lucarnes grillagées d'où montait, du dehors, une rumeur hostile ; et tous trois se redressaient au souvenir de la sinistre curée.

— C'étaient quatre cochons ! Ils ont voulu nous brûler... C'est nous qui les avons brûlés... C'étaient nous ou eux... Nous avons défendu notre bien.

Ils ne sortaient pas de là. Leur défense demeurait âpre, entêtée, imbecile.

— La justice est pourrie ! C'était à nous de nous venger !

La cruauté et l'avarice dévoraient leur cœur. Ils n'eurent pas une larme, pas un mot de pitié. Un seul regret s'échappa de leurs lèvres :

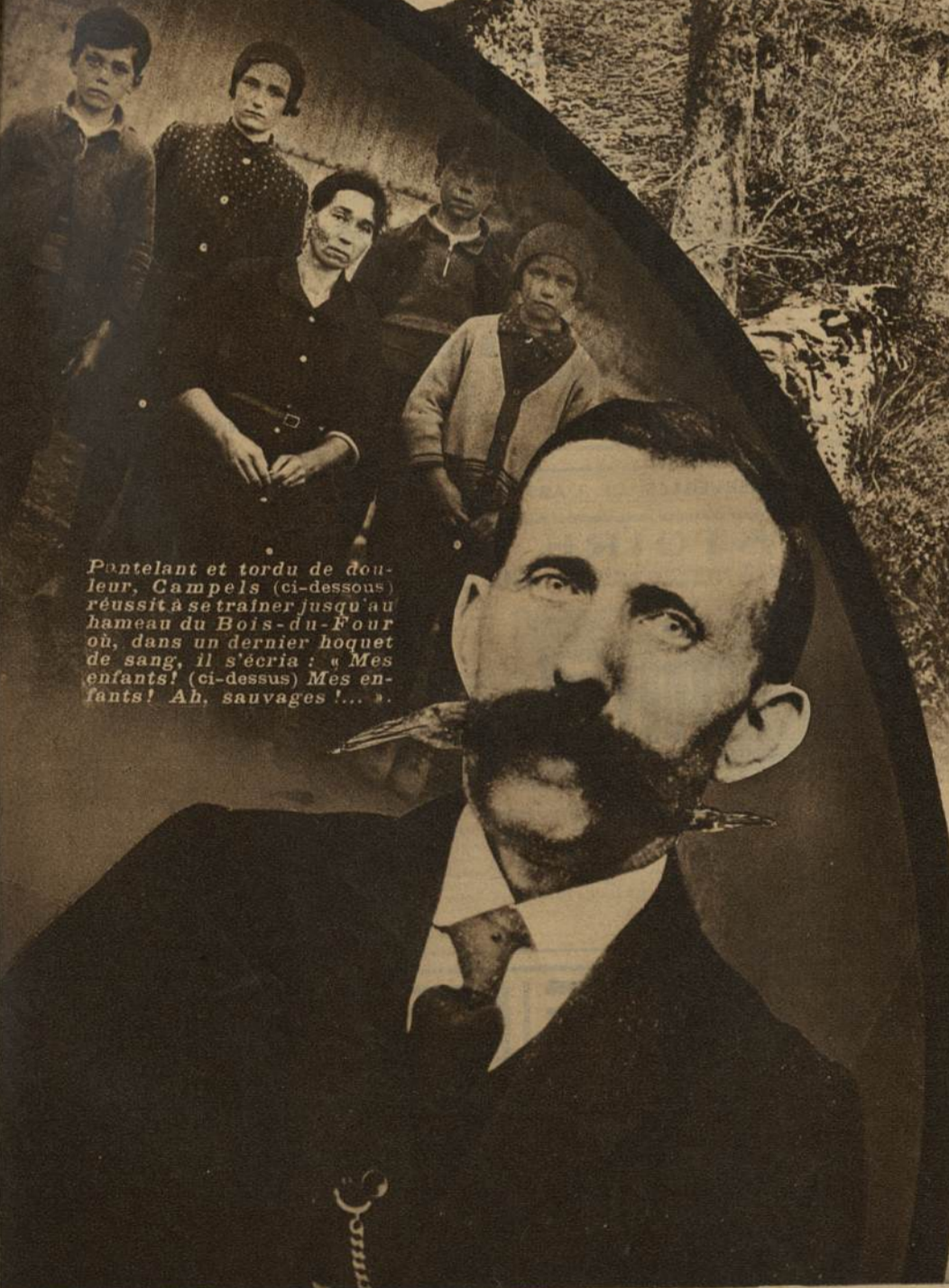
— Pons aurait dû y passer comme les autres !

L'épouvante avait achevé leur œuvre. Pons, que l'horreur de cette nuit rouge avait privé de mémoire, délirait sur un lit de sang. Il était devenu fou.

■ ■ ■

Durant trois jours, les interrogatoires du juge se heurtèrent à l'obstination sordide des inculpés. Les Bonnaterre ont appris que Pons était privé de raison et que leurs biens, à la requête du défenseur des orphelins, avaient été mis sous séquestre. Alors, ils cessèrent de s'accuser les uns les autres et les

Pantelant et tordu de douleur, Campels (ci-dessous) réussit à se traîner jusqu'au hameau du Bois-du-Four où, dans un dernier hoquet de sang, il s'écria : « Mes enfants ! (ci-dessus) Mes enfants ! Ah, sauvages !... »



Emmanuel CAR.

FAITS DIVERS



Méduse, André Pajot, qui est pêcheur dans le petit port de Bourcefranc (ci-dessus), ne s'expliquait pas comment il était soudain transformé en soldat colonial.

En bordée

Rochefort (de notre correspondant particulier).

Pour une bordée, ce fut une bordée, et le jeune pêcheur de Bourcefranc s'en souviendra longtemps !...

Sur le quai de la gare de Montauban, en Ile-et-Vilaine, deux gendarmes secouaient à qui mieux mieux un soldat colonial qui ronflait à poings fermés, allongé sur la banquette d'un wagon de troisième classe.

Réveillé, le soldat considéra avec un étonnement mêlé de stupeur les deux gendarmes qui se dressaient devant lui. On vit, tout à coup, son effacement croître encore. D'une main tremblante, il palpa le costume qu'il portait : cette veste de gros drap kaki, brûlée par le soleil, délavée par la pluie, cette brochette de décorations...

Ce manège intrigue les gendarmes :
— Votre permission... votre billet...
— Mais où suis-je ? demande le soldat d'une voix pâteuse.

Autour de lui, les voyageurs se groupent et se font une pinte de bon sang. Un paysan s'exclame :
— Qué cuite, malheur !...
Mais le pandore s'énerve :
— Montrez-nous donc vos papiers !

Machinalement, le jeune homme fouille dans ses poches, en tire un livret militaire et des papiers au nom de Pierre Saffray, du 3^e Colonial.

— Ah ! ça, grogne-t-il, c'est à devenir fou... Je ne m'appelle pas Saffray et je ne suis pas soldat... Mon nom, c'est André Pajot... Je suis pêcheur et j'habite Bourcefranc !

Médusé, il ne pouvait arriver à comprendre par quel jeu bizarre du destin il se trouvait, habillé en soldat, à plus de trois cents kilomètres de son village.

Les gendarmes ne goûtèrent pas la plaisanterie. Ils emmenèrent le jeune homme à la gendarmerie. Ils téléphonèrent à Bourcefranc. Au signallement donné, ils durent reconnaître que celui qui se disait André Pajot l'était bien, en effet.

Mais, alors, pourquoi ce costume ? Pourquoi ces rubans, ces médailles coloniales ? Pourquoi ce voyage sans billet ?

Et Pajot, tout somnolent de fatigue et d'ivresse, se vit infliger un quadruple procès-verbal qui devait le mener, en droite ligne, sur les bancs de

Pierre Saffray n'avait pas reparu au 3^e Colonial.



la correctionnelle : port illégal d'uniforme, port illégal de décorations, infraction à la police des chemins de fer, ivresse manifeste !...



Pajot avait été faire des achats à Rochefort.

On laissa le jeune pêcheur couver son vin...

André Pajot s'éveilla deux heures plus tard, la tête lourde, la langue embarrassée :

— Je me souviens ! dit-il... J'étais venu à Rochefort pour



effectuer d'importants achats... J'ai rencontré dans la soirée, rue de la République, un soldat colonial qui m'a invité à boire... Ensuite, je ne sais plus !...

Il fallut téléphoner à Rochefort, à Bourcefranc, à Marennes... se mettre à la recherche de Saffray qui s'était affublé du nom et des vêtements de son compagnon de bordée. On le dénicha enfin à Marennes. Il a l'air réjoui, content de sa nouvelle condition et surtout du portefeuille bourré d'argent qu'il a découvert dans une des poches du veston de Pajot.

Au moment où on vient l'arrêter, il sort de table. Il a bien mangé, bien bu, il fume un gros cigare. La vie est belle !...

Pierre Saffray ne fit pas de difficultés pour raconter les divers épisodes de cette histoire courtelinesque. A Rochefort, le hasard l'avait mis face à face avec André Pajot. Le jeune pêcheur paraissait confiant et naïf. Il résolut de le bernier et de profiter de l'occasion pour échanger avec lui son passé glorieux, mais aussi sa peau et sa misère.



Il avait rencontré Pierre Saffray (ci-contre) rue de la République (ci-dessus).

De bar en bar, il finit par enivrer son compagnon, peu habitué à de semblables beuveries. Enfin, roulants, titubants, ils échouèrent dans une maison mal famée des quartiers du port. Pour l'achever, le colonial fit ingurgiter à son nouvel ami une rasade d'alcool dans laquelle il avait, au préalable, jeté un narcotique.

André Pajot s'écroula en ronflant. Dans une salle déserte, attendant au bar, Saffray déshabilla son compagnon et le revêtit de ses propres vêtements. Lui-même endossa le costume du jeune pêcheur. Une demi-heure plus tard, la farce était jouée. L'échange des personnalités s'était faite.

A coups de serviettes mouillées, il réveilla tant bien que mal le jeune homme ivre, l'entraîna, dans un état à demi-sommnambulique, vers la gare, réussit à le faire pénétrer sur le quai, sans billet, le jeta dans le premier train en partance...

Ce voyage du pseudo-soldat colonial devait s'achever à 300 kilomètres de là, sous l'œil sévère de deux gendarmes. Quant à Saffray, il n'avait joui que deux jours de sa nouvelle vie...

En riant, le colonial conclut :
— Pour une bordée, ce fut une belle bordée ; j'en garderai le souvenir !...

Un souvenir un peu cuisant, peut-être !

L. PALAUQUI.

Ce vieux soldat était rempli de rhumatismes

Des douleurs continues depuis 1908 disparues en un mois grâce à Kruschen

« Après avoir accompli 29 ans de services militaires en France et aux colonies, j'étais couvert de rhumatismes. Depuis 1908 surtout, ces douleurs ne m'ont pour ainsi dire pas quitté. Eh bien ! huit jours après avoir commencé à prendre des Sels Kruschen, je me sentais déjà soulagé et au bout d'un mois mes rhumatismes avaient complètement disparu. C'est vraiment merveilleux et je n'arrête pas de faire de la propagande dans mon pays pour ces précieux Sels Kruschen. »

M. B..., à M... (Orne).

Vos rhumatismes sont exactement comme ceux de ce vétérán et comme ceux de tout le monde. Ils sont causés par des cristaux d'acide urique, pointus comme des aiguilles, qui pénètrent dans vos articulations. Kruschen dissout ces cristaux et oblige vos reins à les éliminer. De plus, si vous continuez à prendre la « petite dose » quotidienne, ces dépôts d'acide urique ne pourront plus se reformer. Les rhumatismes auront disparu pour de bon. Sels Kruschen, toutes pharmacies : 9 fr. 75 le flacon ; 16 fr. 80 le grand flacon (suffisant pour 120 jours).

Nouveauté pratique sensationnelle Peigne onduleur



Indispensable pr Dames et Messieurs. Ondule les cheveux longs et courts, sans les friser, ni épingler, ni autres moyens ennuyeux ; rien qu'en se peignant. Plus de têtes emprisonnées dans un casque pendant de longues heures. Vous évitez ainsi de longues attentes tout en économisant vos dépenses chez le coiffeur, et vous avez toujours des cheveux bien ondulés. Prix : 9 fr. 50. Envoi contre remboursement. Éts MERCURE (Serv. 4), 33, rue d'Hauteville, Paris-X^e



échangez votre ancienne moto contre une machine vraiment moderne : une Gnome Rhone. Tous les Agents de la marque sont susceptibles de faire cette reprise dans les meilleures conditions. Consultez l'Agent de votre région. Demandez ses nom & adresse à Gnome-Rhone, 34 Rue de Lisbonne, PARIS

LES MERVEILLES DE L'ART A LA PORTÉE DE TOUS

sans rien payer d'avance demandez-nous aujourd'hui le magnifique ouvrage d'ÉLIE FAURE

HISTOIRE DE L'ART

1.272 chefs-d'œuvre reproduits en photogravure. 2.010 pages de texte sur papier couché et 32 tableaux synoptiques.



Formant CINQ superbes volumes in-8° abondamment illustrés, entièrement parus, dans une luxueuse reliure.

LIVRABLES SANS DÉLAI 14 MOIS DE CRÉDIT

Cette œuvre remarquable, par son texte lumineux, ses très nombreuses illustrations documentaires, expose de manière claire et complète l'évolution artistique du monde entier. Véritable Encyclopédie Universelle de l'art, elle est indispensable à tous : Amateurs, Professionnels, Artistes, aussi bien qu'aux élèves des grandes écoles.

NOTICE DÉTAILLÉE GRATIS SUR DEMANDE

Prix : 500 fr., réglable après réception, par mensualités de 35 fr. (ou au comptant : net 470 fr.). Franco de port en France, Étranger se renseigner.

BULBETIN à copier et signer et envoyer à :

DÉTECTIVE-PUBLICITÉ, 35, rue Madame PARIS (6^e). Veuillez m'adresser franco (en France), l'Histoire de l'Art, par Elie Faure, en 5 volumes reliés au prix de 500 francs, que je payerai par versements mensuels de Nom et prénom. Domicile Profession SIGNATURE.

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par les corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à : Remèdes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 EA), Londres W. 1

ÉCOULEMENTS

BLENNORRAGIE-CYSTITE-PROSTATITE guéris radicalement et rapidement par

PAGÉOL

le plus puissant antiseptique urinaire; évite toutes complications, supprime la douleur. (Communication à l'Académie de Médecine) CHATELAIN, 2, R. de Valenciennes, Paris, et ttes pharm. La boîte 16 fr., 1^{re} 16 50. La triple boîte, 1^{re} 36 20

LA ROUTE



DE L'ÉVASION

Il est inutile de présenter notre collaborateur Henri Danjou aux lecteurs de Détective. Depuis cinq ans qu'il est parmi nous, Henri Danjou a rempli pour notre journal les missions les plus périlleuses ; il a écrit les enquêtes les plus délicates, les reportages les plus humains. On n'oublie pas : Place Maubert, évocation désolante des misérables que la vie — et pas toujours les vices — abat ; on n'oublie pas : Enfants du Malheur, cette œuvre émouvante dont la portée sociale fut immense.

Mais si l'auteur, si l'homme sont connus de nos lectrices et de nos lecteurs, le reportage commencé aujourd'hui dans Détective ne l'est pas. C'est en effet la première fois qu'un journaliste prend la dure peine de vivre, pendant quatre mois, parmi les forçats évadés. Danjou a parcouru les routes, les sentiers du Venezuela, de Colombie, de Panama. Il a fouillé les villages les plus reculés ; il a scruté les âmes les plus sombres. Ce ne fut ni facile ni sans danger. Mais Danjou est de cette race de journalistes qui sacrifie tout, même sa vie, au triple devoir de renseigner, d'instruire, d'émouvoir son lecteur. Le résultat ? Le résultat vous l'allez voir en lisant ici ce reportage sensationnel, ce reportage unique, et tel que je ne crois pas qu'il en ait jamais paru, nulle part, de si intéressant.

Marius LARIQUE.

I. — LA CLINIQUE DU DOCTEUR BOUGRAT

He Margarita (de notre envoyé spécial).

La porte s'est enfin ouverte.
— Le docteur Bougrat ?
— C'est moi. Entrez donc !
J'ai connu naguère, à Marseille, un médecin qui se nommait Bougrat, Pierre Bougrat. Un peu plus tard, à Saint-Martin-de-Ré, on me montra, dans une ronde de mille forçats, un homme qui, pour assassinat, était condamné au bagne à perpétuité. Sous son costume de droguet marron, avec ses cheveux rasés, il n'était pas très présentable. Il n'avait plus d'autre nom qu'un numéro cousu à son bras gauche. Une musette dansait sur son dos : elle contenait toute sa fortune : une brosse à dents et quelques hardes. Je le reconnus pourtant, bien qu'il fit peur. C'était Pierre Bougrat... C'était le médecin de Marseille.

Je regarde le grand garçon qui m'accueille et me sourit. La chaleur engourdit et brûle, mais c'est tout ce qui rappelle le bagne. D'une posada monte la chanson d'une servante indienne, un *Oropo* aux notes criardes. Sous la longue galerie d'une cour tropicale, des malades dorment, bien à l'abri des moustiquaires ; une vieille négresse de Trinidad fait du tricot. Bougrat, Pierre Bougrat !... La réalité me surprend comme une invraisemblance ! Je doute du double témoignage de mes yeux et de mon souvenir...

D'abord, il y a Margarita, l'île. C'est une des îles Sous-le-Vent. Là, dit-on, passait l'Atlantide. Les Caraïbes l'ont habitée et c'est là que les ont décimés les pirates. C'est un ancien refuge de corsaires. On y guettait les caravelles chargées de l'or du Nouveau-Monde. A cent milles de la côte, elle roussit au soleil ses collines et ses plaines. Elle a toujours abrité des légendes. A partir des Guyanes, on dit que Bougrat en est le roi ; on en parle comme d'un pays merveilleux où les vagues apportent jusqu'à la plage les perles, les fameuses perles de Margarita, en si grand nombre qu'il suffit de se baisser pour les prendre ; on affirme que, là, les plongeurs nus rapportent du fond des eaux la vision féérique d'un royaume enfoui sous la mer...

Elle a le charme des îles qu'on voit de très loin et que l'horizon recule sans cesse. Pour y venir, j'ai navigué pendant vingt-trois jours, dont six sur des rafiots sans cabine ; mais Juan Griego, où je suis, est aussi loin dans Margarita que Margarita est loin du monde. C'est au bout de l'île, dans l'exubérance d'une nature où les cocotiers dressent leur tête hirsute, et les palmiers leurs larges feuilles. Les routes n'y sont que des ravins creusés par les pluies tropicales et où le ciel a agglutiné toutes ses pierres. A côté de rares maisons aux blanches terrasses, des huttes de branchage plus nombreuses sont blotties, cabanes où des hardes bouchent les trous, où grouille un peuple d'Indiens à demi nus et d'enfants nus.

En face du grand large, très loin des ports où, mais si rarement, passent les vapeurs d'Europe, tout au bord d'une anse où sa barque est prête à reprendre une course nouvelle sur la route de l'évasion toujours ouverte, voilà le refuge de Bougrat : un village de cent maisons. On m'a montré le campement de l'évadé, une vaste

Le glorieux passé militaire du docteur Bougrat semblait répondre de tout son avenir.



Bougrat s'efforce d'oublier les heures douloureuses de sa comparution devant les assises.

Bougrat, sa femme et notre envoyé spécial sur la route de l'évasion, Henri Danjou (à gauche).

construction tropicale, si jolie dans la floraison d'un jardin exotique, qui fait si bien contraste avec la brousse environnante et les cases de boue, sans porte, des pêcheurs, que j'ai cru voir un de ces palais des Mille et une Nuits dont on se dit qu'ils vont s'évanouir dans un reflet de lumière. Sans doute est-il bâti à un carrefour de sentiers qui tous, conduisent à la mer. Mais, dans le jardin, des biches se poursuivent ; des servantes de quinze ans vont, diligentes, des parterres fleuris aux volières ; une femme jeune berce un couple d'enfants...

Enfin, au cœur du village, cinquante insulaires dont quelques-uns viennent de très loin, attendent sous la plaque de cuivre *del doctor Bougrat*. La clinique n'est point cachée ; on la voit à l'entrée d'un pont — le *punte de la Rehabilitacion* — ô ironie — où tout le jour les portesses d'eau vont paisiblement au pas de leurs mulets. Elle fait l'orgueil de Juan Griego, cette vaste clinique aux murs bleus. Ne sait-on pas à Margarita que, convaincu de crime sur un autre continent, Bougrat serait partout chargé de chaînes ? Qu'importe, puisqu'on lui doit mille vies...

Sur la route de l'évasion, où dix mille hommes punis ont cru voir la capricieuse et provocante « belle » leur tendre des bras secourables, l'île Sous-le-Vent n'est peut-être qu'un labyrinthe... Mais, je comprends, Bougrat, que vous ayez le visage heureux d'un homme libre...

Il me salue à la vénézélienne : il me serre dans ses bras comme pour m'embrasser. Point de questions. « Magnifique pays... », dit-il. Nous rions tous les deux d'une bonne rencontre, comme si nous étions au Cintra du Vieux-Port ou à Cassis, en vacances. Il a grand air dans sa tenue de clinique. La joie de vivre transparaît sur sa peau dorée. Je le lui dis et il s'étonne : — Vraiment ! Oui, heureusement, je me porte bien ; sans quoi, serais-je arrivé vivant jusque ici ?

Il n'a donc pas oublié le bagne ? Qui sait ? Il répond du même ton à son infirmier — son beau-frère — qui, troublant notre entretien, veut savoir si l'on doit, ou non, refaire le pansement d'une petite Indienne, Mariquita Marquez.

— Je m'occupe d'elle.

Et, s'adressant à moi :

— Je l'ai opérée du goitre. Un cas très curieux. Voulez-vous la voir ? Pour ne pas

effrayer ces braves gens, je dirai que vous êtes médecin aussi...

Il m'installe. L'évadé va me faire donner une consultation aux insulaires. Il ouvre la porte de la salle d'attente. Son peuple de Margaritains et d'Indiennes se lève. Des mains se tendent vers lui. Une poignante atmosphère de popularité l'environne...

J'examine Mariquita Marquez, fille des îles. D'autres insulaires s'approchent, des notables et des pauvres. Les hommes ont revêtu leurs plus beaux habits et les femmes leurs plus longues robes... Bougrat est déférent avec les notables, bonhomme avec les simples. Son cabinet n'est qu'une construction de planches, sans autre meuble qu'une table et un divan. On y vient comme dans une église. Je comprends pourquoi, aux Neuves-Amériques, un forçat peut devenir un homme nouveau. Que ne représente-t-il pas pour ceux qui n'ont d'autre fortune qu'une case ou une barque ? C'est toute la science des civilisations qu'il leur apporte. Bougrat se grise de leur ferveur comme d'un bon opium. Je le vois se pencher sur le torse d'un jeune pêcheur qui, attiré par la richesse du pays du pétrole, Maracaibo, à la frontière de la Colombie, y est allé contracter la tuberculose. Il lui rend l'espoir, alors qu'il le croit condamné. Il fait sourire l'enfant que lui présente une vieille Indienne, belle dans sa robe claire, toute tinnabulante de colliers d'or et de boucles d'oreilles. Il rassure, d'une joyeuse boutade, un pêcheur qui est embarrassé de son chapeau de paille et qui ose à peine se plaindre. Il ne rece-

vrait pas mieux, dans un salon de grande ville, les jeunes filles qui se sont mises en frais pour la visite. Une négresse, au corps souple, s'acquiesce d'un panier de grenades blanches ; elle mendie un examen supplémentaire pour un adolescent qui l'accompagne. C'est la resquille. Il sourit. On le paie cinq bolivars la visite, vingt francs de notre monnaie. Il empoche distraitemment les pièces d'argent, comme s'il n'y trouvait aucun prix...

Un homme, entre tous les malades, m'émeut : un vieillard bronzé, miné par les fièvres et qui a mis huit jours, par bateau, pour venir de El Callao, le pays des mines d'or...

Il dit :
— Vous m'avez guéri autrefois quand vous étiez à Trapa !

Trapa, c'est le pays où Bougrat est arrivé pieds nus, après s'être échappé du bagne... Je laisse partir l'homme. J'éprouve enfin le désir cruel de confronter Bougrat avec son passé...

Il me montre des livres français de médecine. — C'est tout ce que mon père a pu sauver de ma bibliothèque. Il est resté si peu de choses rue Sénac.

Je lui désigne des photographies coloriées de Marseille. Il hausse les épaules :

— Cela n'a d'autre valeur que d'avoir appartenu à ma mère. Je ne les regarde jamais. La France, Marseille... Je n'y pense plus...

Un temps, puis :
— Tout le monde m'a abandonné. Je n'ai plus d'amis...

Il détourne les yeux, lorsque, m'arrêtant longuement devant la photographie d'une petite fille, je le questionne. Elle lui est née d'un premier mariage, à Marseille, et vit, aujourd'hui, sans savoir qu'il existe, car elle ne porte plus son nom. Il répond, cependant, mais l'émotion le gagne :

— C'est mon gros chagrin... Bah ! je suis marié. Je vis heureux avec ma femme et mes filles. J'ai même adopté une petite fille en souvenir de l'autre...

Le passé monte. Bougrat change plus encore de voix et de visage, lorsque je lui montre des photographies que je suis chargé de lui remettre et qui, je le croyais, le représentaient au bagne, au milieu de cinq forçats. Son regard s'attache aux visages flous où il met des noms. Il essaie de sourire.

— Ce n'est pas moi. La ressemblance que j'ai avec cet homme est pourtant extraordinaire. Je n'étais pas si bien habillé que cela...

Il veut se dégager du passé, ne plus penser qu'à Margarita, à sa clinique, aux pêcheurs, qui lui rapportent tant d'ex-votos émouvants, coquillages peints, où sa main s'accroche comme à une bouée.

— On est vraiment très loin du bagne ici, dis-je.

— Très loin...
Il ajoute, mais plus bas :

— Heureusement, le travail est le grand remède aux souvenirs tristes !

Il appuie ses deux mains sur la table. Sa bonne humeur s'en est allée tout à fait. Il fait la moue, comme un gosse qui va pleurer, dirait-on. Il se maîtrise enfin. Une phrase incomplète, où il évoque le bagne et son châtiment sans les nommer, est la seule manifestation d'une peine, maintenant faite de colère et de rancune, et c'est plus émouvant qu'une longue tirade.

— Quand on a fait quelque chose, c'est dur, dit-il. Mais quand on n'a rien fait !...

Je n'ai plus le courage de rien lui dire. Il parle encore.

— On a dit tant de mensonges sur moi et sur ma vie. Vous êtes le premier qui soyez venu me voir. Je vous dirai tout ce que vous voudrez !...

— Usted es amigo del doctor Bougrat ! me complimentent les insulaires, comme si j'étais un favori du ciel.

A la Posada — à peine une auberge où l'on prend ses repas et où l'on dort en pleine cour,

Parmi les indigènes de l'île, le docteur Bougrat est considéré comme un sauveur.



LA ROUTE DE L'ÉVASION

sienne jusqu'à Port-Lamare, le port d'escale où sont mes bagages et où, appelé d'urgence, il doit se rendre. Il monte dans un cabriolet Chrysler et s'excuse presque.

— Je ne peux pas travailler sans voiture, car l'île est très étendue. Il me faut une bonne grimpeuse...

Nous partons. J'assiste, sans que nous l'ayons provoqué, à un voyage d'apothéose. Dans tous les hameaux, quand ils nous aperçoivent, les insulaires sortent sur leurs portes; les hommes agitent leurs bras, soulèvent leur chapeau; les femmes tendent leurs enfants nus. L'île entière acclame Bougrat l'évadé, Bougrat le médecin bienfaisant. Sa voix claironne des adieux hâtifs: — Buena tarde, Ann'Amélia! Comme esta Domingo?... A la manana, Carmen...

La route cahotante, où l'on s'enfoncé dans des trous, où l'eau des mares arrive parfois jusqu'aux essieux, n'est qu'une équipée joyeuse où Bougrat me fait vivre son existence de chaque jour. Dans une courbe, des jeunes filles arrêtent l'auto et veulent nous entraîner dans leur ronde; ailleurs, une paysanne jette dans la voiture un cadeau; une volaille qu'elle destine à la basse-cour et aux repas de Bougrat. Il connaît chacun par son nom et sait répondre aux hommages: — Asta luego!...

Sa joie n'est pas seulement une apparence, bien qu'en deux heures d'auto il ne puisse s'empêcher de me parler de son père, « qui a quatre-vingts ans et qui voudrait bien venir dans l'île»; de Stéfani-Martin, son avocat, « qui l'a nourri en prison et dont il est sans nouvelles », et, en passant devant la *carcel* (la prison) de Ascencion, la capitale de Margarita, de Léon Daudet, « le seul journaliste français qui ait eu le courage de le défendre »; d'un forçat, « d'un pauvre type qui est arrivé de Trinidad avec seulement, pour vivre, deux noix de coco et deux litres d'eau ».

qui était quasi mort quand on l'a ramassé fond d'une barque et que l'on a emprisonné Margarita, parce qu'il n'avait aucun papier.

— Il m'a fait dire d'aller le voir, murmure-t-il.

Nous nous quittons à Port-Lamare. De toutes les maisons monte à son adresse un salut.

— Parbleu, me dit quelqu'un, l'île entière soulèverait plutôt que de le rendre au bagne

■ ■ ■

Mon évasion.

— J'ai une bonne étoile, commence Bougrat. Dans une affaire où je risque la tête, je ne suis jamais condamné qu'aux travaux forcés. Je suis en Guyane sans un sou, pour l'éternité. Au bout de cinq mois, je m'évade. J'ai toujours eu de la chance. Même, il vaut peut-être mieux que j'aie été au bagne. J'avais acquis, à la prison, un état d'esprit que, si j'avais été acquitté, j'aurais pu sombrer dans des histoires beaucoup plus terribles.

Me voici dans cette maison des Mille Nuits que, me dit-il, un médecin originaire qui voulait mourir à Margarita fit construire après avoir couru le monde, et qu'il habite, alors que le monde ne lui appartient plus. C'est que fois, depuis que je reviens le voir et que lui parle du passé, Bougrat fait de l'ironie, qui est sa façon de manifester son amertume. Sa femme, assise à côté de nous, se balance, tromper la chaleur, dans un fauteuil d'osier. — On peut parler devant elle, affirme Bougrat, elle connaît toute mon histoire.

Ses enfants viennent parfois sur ses genoux, quand il les caresse, son visage s'éclaire d'une joie enfantine. Des perroquets rouges et bleus sautent sur la fenêtre. Dans des cages, des oiseaux pépient. Ce n'est pas le soir, mais le jardin tropical applique ses couleurs jusqu'à nous une ombre bien vivante.

— Je crois à la chance, prend Bougrat, et c'est pour ça que j'ai pu

prendre assez facilement mon

des événements, même quand ils sont défavorables.

Figurez-vous que j'étais dans la cage du *La Marinière*, et avec quels forces lorsque la chance se manifesta sous les traits d'un

rien. Voilà bien de l'ordinaire. Il me demanda de si je ne souffrais rien. J'avais une petite

écoulement au pied. Il se

cria aussitôt: « Fais-les porter malade tout de suite. C'est très grave. Il faut

peut-être te faire une cure antitétanique. » Moi, je

lais, me disant qu'il était stupide.

fou. Mais, quand nous fûmes dans le couloir, il m'apprit que je lui étais recommandé par

seule famille qui me soit restée fidèle et qui me croit innocent. Et je restai à l'infirmerie pendant vingt-cinq jours, ce qui me permit de

barquer tout seul, d'être embusqué à l'hôpital et de pouvoir m'évader facilement cinq

après. N'est-ce pas la fatalité!...

Il m'a promis de me raconter son évasion. J'écoute.

— La même fatalité voulut qu'il

manquât un médecin à l'hôpital et que le médecin-chef me

et que le médecin-chef me

sur la terre battue —, Bougrat m'a fait étendre un hamac entre deux piliers.

— Vous n'allez pas nous l'enlever, au moins! gronde l'hôtesse, tandis que je m'installe pour la sieste. Après Dieu, il n'y a que lui dans l'île pour faire du bien aux pauvres...

Je ne m'attends pas à le revoir de sitôt. Je connais son emploi du temps: consultation ordinaire jusqu'à une heure et demie; à trois heures, il va examiner, à quarante kilomètres, un opéré de la veille; il a d'autres visites dans l'après-midi, et le soir il reçoit de dix heures à minuit les ouvriers des champs, ceux qui ne sont pas libres le jour et qui souffrent de la gorge, des yeux et des oreilles.

Vers trois heures, il revient cependant, me fait renvoyer mon automobile de louage et s'offre à m'accompagner dans la

Après vingt-trois jours d'une lutte désespérée contre la tempête, la soif, la faim, les rescapés aperçurent la côte de Trinidad (à droite). C'était le salut.

La clinique (ci-dessous) du docteur Bougrat, vaste bâtiment aux murs peints en bleu, fait l'orgueil des pêcheurs et des Indiens de Juan Griego, qui entourent leur « sauveur » (en bas, à gauche) d'un respect quasi sacré.



L'île Margarita (ci-contre) est considérée comme un pays de légende où les vagues roulent jusqu'à la plage des perles d'un éclat merveilleux.



ORENOQUE

Quand il se retrouve auprès de sa femme et de ses enfants (ci-dessous), son visage s'éclaire tout à coup d'une joie candide.



le poste. C'est à cela que j'ai dû de ne pas connaître la promiscuité des camps, le bague, l'après coup, paraissent incroyables. Ainsi, quand Morucci, le gardien-chef de l'hôpital, me livra ma défroque de forçat — un bourgeron rayé de rouge et de blanc — il me dit ton bonhomme :

— Vous ne le conserverez pas longtemps ! Regardez-moi bien. C'est ça. Dans cinq mois, vous serez parti...

— Où ça ? dis-je.

— Vous vous évaderez comme les autres !

— Pourquoi dans cinq mois ?

— Parce que vous êtes ce que nous appelons un homme de cinq mois...

Je me demandais s'il n'était pas illuminé. Il riait. Enfin ! On me mit au grand régime, ce qui donnait droit à un quart de vin. Je ne le pouvais pas. Je le vendais. Quatorze sous ! Cela me permit assez rapidement de m'acheter un pantalon et des souliers. On me permit l'accès à la bibliothèque, où je pouvais consulter les livres. Car, depuis mon arrestation, j'ignorais les derniers progrès de la médecine. J'y trouvais surtout une carte de la côte, des Guyanes à Panama, et la possibilité de préparer le grand voyage.

J'interromps Bougrat :

— Le grand voyage que le médecin-chef de Saint-Laurent ne vous pardonnera jamais, car il vous en veut beaucoup de ne pas l'avoir averti !

— Comme si cela avait été possible, reprend Bougrat qui n'ignore rien de l'anecdote. Je risquais ou de le mettre dans un mauvais cas, ou de ne pouvoir jamais partir. Bref, je préparai mon évadement, comme autrefois mes examens. Vous savez que, sur le transport, les hommes sérieux — c'est ainsi qu'on les nomme — se groupent ensemble. J'étais déjà embrigadé dans une équipe de meurtriers et de voleurs, à qui je n'apportais pas un sou. Mais j'étais le seul qui fût capable de diriger une embarcation et de lire la route à la boussole et aux étoiles. Un nervi de Marseille nous offrit deux mille cinq cents francs. Nous étions sauvés...

« Il m'était difficile de m'entendre avec eux. J'étais très surveillé et on m'avait même adjoint un jardinier espion pour qui, afin de détourner ses soupçons, je dus forger, tout exprès, un plan chimérique et illusoire d'évasion par la Guyane Hollandaise. Enfin, je pus avoir des nouvelles de mes amis. Un Indien métis, que j'avais soigné et guéri, accepta, par amitié pour moi, de faire la liaison avec eux.

« En sortant, c'est le désir le plus intense et le plus absolu qu'un homme puisse avoir au bagne. Un soir, c'était le trente août 1928, mon Indien vint me dire que tout était prêt. Tous mes camarades s'étaient déjà évadés du camp depuis deux jours et avaient gagné la brousse. Il connaissait leur cachette. On m'attendait à cinq heures et demie dans une petite crique dont j'ai oublié le nom et qui se trouve à trois kilomètres de Saint-Laurent-du-Maroni. J'essayais de ne montrer mon émotion à personne. A cinq heures, j'allais demander une permission au gardien-chef, ce Morucci qui, justement, m'avait prêté mon évadement prochain. Le croirez-vous ? Sa prédiction datait exactement de cinq mois et, comme si le hasard voulait me rendre superstitieux, il la renouela en riant. J'en fus bouleversé comme s'il avait lu dans mes projets.

« Il plaisantait :

« — Alors, c'est aujourd'hui que vous partez ? Vous m'enverrez des souvenirs.

« Je plaisantais aussi :

« — Entendu, je vous enverrai des cartes postales. Que voulez-vous ? Dites-le moi : un singe, un crocodile empaillé, une négresse ?...

« — Il faudra faire vite, reprit-il du même ton, car n'oubliez pas que vous devez être rentré à six heures. Une demi-heure pour aller jusqu'à la ville ; une demi-heure pour s'évader, c'est un peu court. A votre place, je prendrais plus de temps.

« J'essayai de rire. J'étais affreusement tourmenté. Cependant, je l'ai su plus tard, Morucci ne savait rien de mon aventure et il ne parlait que par boutade. Je sortis. L'Indien marchait devant moi à cinquante mètres. Il m'indiquait mon chemin, car j'eusse été incapable de me rendre tout seul de l'hôpital jusqu'au port. Nous suivimes, derrière l'église Saint-Laurent, le sentier qui va à l'abattoir. Une fois au port, mon homme sauta dans une embarcation, une de ces fleuses qui sont entièrement creusées dans un tronc d'arbre, et l'approcha de la rive. Deux payeurs, à qui il fit signe, montèrent avec lui. La barque passa à l'endroit du quai d'où je regardais le fleuve. J'y sautai. Elle fila. Tout près de nous, un groupe de condamnés arabes déchargeaient un chaland sous la surveillance de plusieurs gardiens. Le brigadier me vit prendre le large ; il me connaissait pour m'avoir vu à l'hôpital ; mais il s'attendait si peu à me voir et sa surprise fut telle

quante — n'est plus, semble-t-il, qu'une barque à plaisir. On s'installe. Trois hommes sont désignés pour tenir la barre — deux qui ont navigué à la voile en Méditerranée, et un Breton. Ils doivent se relayer toutes les trois heures. Jésus, relégué à la cuisine, fait sécher au soleil du charbon de bois et nous prépare le café. Je suis chargé de l'orientation générale du bateau, ce qui m'interdit, nuit et jour, de dormir. Les autres le vident. Il faut protéger nos jambes et surtout nos provisions de conserves et de couac (1).

— Il a fallu vider la pirogue pendant vingt et un jours, s'interrompt Bougrat, car, à partir du moment où nous primes la mer, l'eau entra par une fissure du fond et nous arriva jusqu'à la cheville. Elle devait monter jusqu'à nos genoux.

Il reprend :

Du troisième au dixième jour. — Nous sommes restés sept jours sans voir la terre. Le soleil nous brûle, dessèche les ulcères que nous fait l'eau de mer. La nuit, on ne peut dormir. Nous sommes inexpérimentés et le moindre mouve-

ment risque de faire chavirer la pirogue. Deux fois par jour, Jésus nous distribue un petit morceau de singe et une boule de couac, grosse comme une mandarine. Au septième jour, une forte tempête, venue de l'Est, manque de nous jeter à l'embouchure du Nickerie, le banc de sable appelé « Tombeau des Français », où mille pirogues se sont échouées, où huit, dix mille forçats sont morts. La tempête terminée, une discussion éclate à bord : la première. La coque du bateau a une grave avarie. Nous ne pouvons continuer. Il y en a qui préfèrent mourir en mer plutôt que d'être faits prisonniers en Guyane Anglaise et de retourner au bagne. J'exige qu'on se laisse pousser, avec le foc, jusqu'à la côte.

DU DIXIÈME AU DOUZIÈME JOUR. — Nous avons échoué, tiré le bateau au sec, cherché à le réparer. Il y a, à proximité de la plage, deux cabanes d'Indiens. Ils nous apprennent que nous sommes à mi-chemin de Georgetown et de la frontière vénézuélienne ; donc, pas encore sauvés. Jésus échange avec eux des couvertures contre un pain de cassave (2) et du poisson à moitié pourri, à moitié mangé par les charognards. Nous faisons un festin. Et, comme nous dormons, repus, un garde-pêche et deux policiers indigènes viennent pour nous arrêter. Le garde-pêche parle anglais. Je lui explique que nos réparations sont terminées, que nous repartons le soir même. Je lui donne une couverture — encore ! —, du chocolat. Il s'adoucit, nous tolère un séjour de un jour et demi — au risque de perdre sa place, dit-il. Nous sommes si las que nous dormons deux jours sur la plage.

DU DOUZIÈME AU VINGTIÈME JOUR. — Une tempête nous a pris, déportés dans une île de l'Orénoque, d'où nous avons mis quatre jours pour sortir. L'embarcation ne tient plus la mer. L'eau nous arrive jusqu'aux genoux. Nos plaies nous font affreusement souffrir. Les trois plus vieux sont les seuls qui tiennent ; les autres dorment au fond du bateau, prêts à mourir. Nous voyons la



terre : Trinidad, sans doute. Nous y serions arrêtés. Nous obliquons vers l'Orénoque. Est-ce la bouche du Serpent ? A trente kilomètres de chaque côté, nous apercevons une végétation impénétrable. D'énormes moustiques nous assaillent. Le courant a une force extraordinaire et fait tourner la pirogue sur elle-même. A la nuit, une vague énorme, créée par les remous, nous envoie, comme une catapulte, dans les arbres masqués par l'eau et qui ne se peuvent voir qu'à marée basse. L'obscurité est complète. Pas de lune. Nous nous accrochons comme nous pouvons à des branches. Nous sommes perchés, les uns sur un arbre, les autres sur un autre, nous appelant pour savoir si personne n'est noyé. Les arbres sont remplis de crabes, avec lesquels on est forcé de se battre. Nous n'avons pas mangé depuis le matin. On se venge. Toutes les fois qu'on peut en saisir un, on le mange cru. A l'aube, nous avons la surprise de voir la pirogue coincée entre deux arbres, avec un trou énorme, mais réparabile. Tout ce que nous avons encore de vivres et d'eau douce est perdu. On a passé la journée à réparer le trou ; on s'est nourri de coquillages, durs comme du caoutchouc. La soif commence à nous travailler tous.

LE VINGT-ET-UNIÈME JOUR. — Nous étions tous torturés par une soif atroce, car nous n'avions pas bu depuis la veille. Personne ne parlait plus. Le découragement nous gagnait tous, quand, machinalement, j'ai pris de l'eau dans ma main pour me rafraîchir et l'ai passée sur mes lèvres. C'est de l'eau douce ! Je n'ai pas eu le temps ni l'idée de crier ma surprise. J'ai pris une cuvette, je l'ai plongée dans l'eau, je me suis mis à boire. J'ai bu trois litres : une cuvette et demie. Les camarades ont cru tout d'abord que je devenais fou, puis tout le monde s'est mis à boire, si bien que la barque a manqué de chavirer. La force du courant nous a donc entraînés à plus de cent kilomètres de la mer ! Nous avons été encore plus reconfortés lorsque nous avons aperçu, dans la direction Nord-Ouest, une barque qui allait à l'Ouest, vers le Venezuela. Nous la poursuivons, hissant tout ce que nous avons de voiles, nous guidant sur son feu. Elle s'engage dans la bouche la plus au nord de l'Orénoque. Au matin, nous apercevons quelques maisons de pêcheurs. C'est Pedernales. Le Venezuela. La liberté !

LE VINGT-DEUXIÈME JOUR. — « Si vous restez, je suis obligé de vous faire prisonniers ! » me dit le chef civil, M. Guillin, avec qui j'ai pu parler en mauvais espagnol. Il nous a conseillé de gagner la Colombie. Quand il a vu notre dénuement, il a eu pitié de nous. Il nous a donné du poisson séché et du pain de cassave, des allumettes, du tabac !... Il nous a laissé coucher sur la plage, car nous ne pouvons pas naviguer la nuit. Nous faisons penser à des spectres. Nous sommes tellement exténués que, malgré la chaleur tropicale, nous grelotons de froid. Nous avons allumé un arbre mort pour réchauffer notre campement de la nuit. Cela nous a sauvé la vie, car, quand nous nous sommes réveillés — et on avait dormi si près des flammes qu'on sentait le roussi —, nous avons vu dans le sable le sillon creusé par les pieds d'un jaguar. Il a fait au moins deux-cents tours...

LE VINGT-TROISIÈME JOUR. — Nous sommes repartis au matin et nous avons navigué tout le jour et toute la nuit. Nous dormions tous, y compris l'homme de barre. L'eau, qui m'arrivait à la poitrine, m'a réveillé. Le courant nous emportait vers une plage. J'ai secoué deux des évadés : nous avons essayé de réveiller les autres. Leur fatigue est telle qu'ils n'ont pu répondre. Nous accostons et les tirons les uns après les autres, comme des morts. Une vieille femme arrive et nous parle anglais. Sommes-nous donc à Trinidad ? On est bien sur la côte de Paria, mais au Venezuela, près du village de Las Piedras. Nous faisons peur : la vieille femme s'enfuit. Enfin, des pêcheurs nous apportent un peu de lait de chèvre et des provisions de riz. Comment n'est-on pas mort sur le coup ? Nous avions si faim que nous avons dévoré la nourriture de deux hommes. Nous étions encore à notre repas, lorsque les douaniers sont venus nous dire qu'ils étaient obligés de nous emmener à Trapa, prisonniers. Nous avons abandonné, non sans émotion, la pirogue qui nous avait amenés. Nous n'osions plus nous regarder tant nous avions de barbe et de cheveux, tant nos ulcères suintaient à travers nos guenilles...

La nuit est depuis longtemps venue. Bougrat referme le carnet. Il me regarde en face...

— On peut faire une bêtise et en souffrir toute sa vie, dit-il. Mais, quand on a souffert ça, on a payé !...

(1) Farine de manioc grossièrement pilée qui, arrosée d'huile, est la nourriture favorite des évadés.

(2) Pain de maïs.

Quand il évoque les heures affreuses du départ pour le bagne (Bougrat, en bas, le premier à gauche), sa voix tremble comme s'il allait pleurer

qu'il ne tira pas tout de suite. Quand les balles sifflèrent dans notre direction, nous étions déjà masqués par un bouquet d'arbres.

Bougrat cesse un instant de parler. Maintenant, il sourit aux doux souvenirs du bagne.

— Alors, vous avez pris la mer ? dis-je.

Il ne répond pas, va à un secrétaire, en tire un petit carnet, l'ouvre et me dit :

— Lisons donc cela ensemble.

Il s'accoude. Je me penche sur son épaule. Il lit à haute voix :

LE PREMIER ET LE DEUXIÈME JOUR. — Nous nous sommes retrouvés et avons fait provision d'eau douce, mais avec quelles difficultés ! à la crique Vache. Nous avons ramé pendant deux nuits dans le plus grand silence, car le moindre bruit peut nous perdre. Tant que n'auront pas disparu les deux bouées du Maroni, nous serons toujours sous la menace du bagne.

Nous sommes huit. Quelques-uns que je ne connais pas, d'autres que je ne connaîtrai jamais que sous leur sobriquet de forçat ; ainsi Jésus (un meurtrier) ; Raymond l'Algérien (un incendiaire) ; Bébert l'Italien (un nervi). Nous avons manqué de nous empêtrer dans un train de pêcheries chinoises, deux bateaux qui laissent trainer entre eux un filet. Nous avons vu passer la vedette du pénitencier. Il y a sur la rive des camps de libérés d'où l'on pourrait nous poursuivre. Voici la mer. Nous payons l'Indien que nous avons conservé comme otage. Nous hissons la voile. Il est six heures et demie du matin. La joie nous rend fous. On ne sait plus ce qu'on dit. Bébert l'Italien chante une chanson nouvelle :

Si je meurs, je veux qu'on m'enterre
Au pays du Venezuela.
La voiture — une pirogue de huit mètres cin-



(A suivre.) Henri DANJOU.
Copyright by « DÉTECTIVE », 1933.

Lire, jeudi prochain :
Les miracles de l'évadé

Comme il manquait un médecin à l'hôpital, il échappa bien vite à l'infâme promiscuité de la case.

DIVERS FAITS

Le « Club des Quarante »

Saint-Nazaire (de notre correspondant particulier).

ELA débuta comme une comédie. Un jeune homme se présenta, vers minuit, au commissariat de Saint-Nazaire. Il réclamait du secours...

Un peu de sang tachait sa veste. Il tenait sa main levée : on vit qu'il était blessé au doigt.

A Saint-Nazaire, chacun se connaît peu ou prou. On connaissait Juilliard, le jeune mécanicien de la rue de Nantes.

— Qui t'a blessé ?
— Lelièvre, le quincaillier.
— Pourquoi ?
— Est-ce que je sais, moi ; il a tiré...

On le conduisit à l'hôpital ; puis on fit appeler l'honorable M. Lelièvre... Il protesta...

Il fallait voir cet excellent homme s'indigner :

— C'est une infamie, disait-il. J'aurais blessé Juilliard samedi ! Or, samedi, j'étais à Nantes. J'ai même assisté à une représentation de *Chanson d'amour* au Théâtre Graslin. J'aime le théâtre.



L'inculpé Lelièvre et son avocat, M^e Galibourg.

Il suffoquait de fureur. On dit revenir Juilliard... Ce fut à son tour de se mettre en colère.

— Il ne m'a pas vu ? C'est trop d'audace !... Il était à Nantes, samedi, qu'il dit... Alors, qui donc, samedi soir, m'a proposé une promenade Boulevard de l'Océan...

Le Boulevard de l'Océan, à Saint-Nazaire, borde l'immensité... On aperçoit de là le phare de la Ville-les-Martin, d'où, parfois, monte le bruit d'une cloche. Ce pourrait être un magnifique refuge pour le docteur Jekyll en train de changer d'âme. Mais pourrait-on imaginer le pacifique quincaillier Lelièvre dans le personnage tragique d'un agresseur de boulevard ?... On posa la question au blessé.

— Il s'agit bien d'une attaque, dit-il. Mais non pas de celle que vous supposez...

Il s'expliqua. L'honorable quincaillier, affirmait-il, lui avait fait des propositions que, d'habitude, on ne fait qu'aux femmes. Il ajoutait que cela n'avait rien d'extraordinaire, puisque Lelièvre, de notoriété publique, appartenait au « Club des Quarante ».

Le « Club des Quarante » ?... On poussa Juilliard sur la route des confidences... Ils étaient quarante, dans Saint-Nazaire, que leurs goûts liaient secrètement, entre hommes qui, la nuit venue, cherchaient, Boulevard de l'Océan, des hommes, comme d'autres cherchent des femmes...

— Quarante ! s'étonnait le commissaire. Les connaissez-vous ?

Juilliard, docile, épela des noms, beaucoup de noms : quarante... O surprise ! Ce n'étaient pas de ces personnages suspects comme il y en a dans toutes les villes, clients des bars douteux, amateurs de drogues, ou noceurs par profession. Il ne s'agissait que de gens honorables, considérés, ayant pignon sur rue, des personnalités...

— Est-ce vrai, cela ? s'enquit le commissaire.

Il s'adressait à Lelièvre. Le quincaillier baissa la tête.

— Ce jeune homme est un

misérable, bredouilla-t-il. Il a voulu me voler... Les deux hommes disaient-ils la vérité ? Elle se dessina sous leurs réticences. L'un accusait l'autre de tentative de viol ; l'autre ripostait en affirmant que son triste compagnon d'un soir avait essayé, sous la menace d'un revolver et d'un rasoir, de lui arracher sa montre et de lui faire vider son portefeuille...

On retint contre eux deux le délit d'outrage public à la pudeur... Ils viennent de comparaître en correctionnelle, à Saint-Nazaire... L'audience fut d'un comique imprévu.

LE PRÉSIDENT. — Vous avez eu tort, Monsieur Lelièvre, de montrer en public des choses qu'on ne devrait même pas regarder soi-même.

M. LELIÈVRE. — J'avais bu.

LE PRÉSIDENT. — Il y a eu le revers de la médaille. Le jeune homme a brandi sous votre nez un revolver et ne s'est pas laissé faire.

M. LELIÈVRE. — Comment ! Il ne s'est pas laissé faire ? (On rit.)

On les condamna tous les deux à quinze jours de prison avec sursis et cinquante francs d'amende, ce qui fit dire au président qu'ils ne s'en tiraient pas mal.

Mais, dans Saint-Nazaire, il n'est plus question, maintenant, que du fameux « Club des Quarante ».

On s'en gausse. Le soir, dans les cabarets où les Nazairiens jouent à la belotte, le matin au marché, l'après-midi sur les boulevards, les gens s'abordent par des plaisanteries faciles :

— Bonjour, n° 29 !...
— Salut, quarante et unième !...
— Rira-t-on longtemps ? Il y a quelques années, un crime fut commis à Saint-Nazaire. Un jeune homme fut assassiné et l'enquête conclut à un crime d'origine sexuelle. Le meurtrier ne fut jamais découvert.

On ignorait alors l'existence du « Club des Quarante ». Car où ne mène pas l'amour qui n'ose pas dire son nom !...

Jean DUBOIS.



Lelièvre est établi quincaillier rue de Nantes.



Juilliard prétendit qu'il dut, sur ce banc, repousser des offres malhonnêtes.



Bordant l'immensité, le Boulevard de l'Océan, à Saint-Nazaire, pourrait servir de décor magnifique pour le docteur Jekyll en train de changer d'âme.

DEMANDEZ

PARIS



4 fr. 4 Fr.

CE NUMÉRO SEUL
100 PHO
INÉDITES A

80 pages sur papier de grand luxe

REINE DE PARIS par Gaston PARIS

ANNABELLA par Paul REBOUX

LA COURNETTE par Bernard NABONNE

RITES SEXUELS par TITAYNA

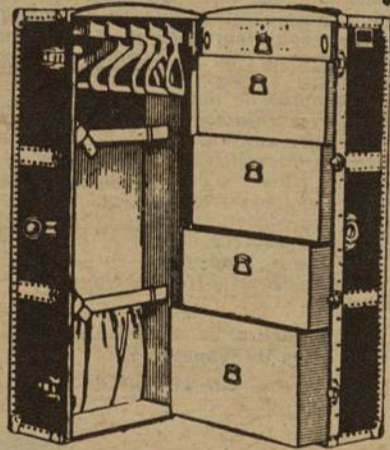
100 PHOTOGRAPHIES avec HORS-TEXTE en couleurs

PARIS-MAGAZINE
227, Rue St-Denis, PARIS

L'abonnement d'un an est de 40 francs donnant droit à une Pendulette de valeur

EN VOYAGE,

empORTEZ un peu de chez vous ::



MALLES TROUSSES - SACS

PRATIQUES, SOLIDES et CHICS

Très grand Choix de Modèles

Livraison immédiate
Prix de Fabrique



Payables 0 fr. 85 Par jour

Et. C. A. M. P. - J, Rue Borda, PARIS (3^e)

CATALOGUE GÉNÉRAL franco sur demande

A VENDRE OCCASION EXCEPTIONNELLE. « Primastella » ayant roulée 8.000 kilomètres. Etat neuf. S'adresser E. Delamare, 5, rue Chaptal, Paris (IX^e).

J'AI MAIGRI

de 6 livres en 6 jours par simples frictions avec composé à base de plantes. J'ai fait vous de faire connaître gratuitement et discret, ma recette simple, facile et peu coûteuse, recommandée par corps médical. M^{me} BOS, 67, rue Rochechouart Paris.

DE JOLIS SEINS

Pour développer ou raffermir les seins un traitement double, interne et externe, est nécessaire, car il faut revitaliser à la fois les glandes mammaires et les muscles suspenseurs. Seul le TRAITEMENT DOUBLE SYBO vous donnera rapidement une belle poitrine. Préparé par un pharmacien spécialiste, il est excellent pour la santé et d'une efficacité garantie. Demandez la brochure gratuite envoyée discrètement (joindre timbre). Labo. T. SYBO, 34, rue St-Lazare, Paris (9^e).

AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse de cœur. Recouvrez votre vigueur, calmez vos nerfs, éclaircissez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous prisiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratuit. REMÈDES WOODS, 10, Archer Street (219 TF), Londres W1

ÉCRIVEZ au professeur O. ROYNAM, qui vous enverra une étude graphologique de votre caractère. Joindre 2 fr. 50 pour frais. Prof. O. ROYNAM, serv. 356, 35, rue Madame, Paris (VI^e).

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane



100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements. Demandez de suite notre catalogue français gratuit.

MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) 509

CONCOURS 1934
Secrétaire près les Commissariats de POLICE à PARIS

Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7

AVIS
Le Détective ASHELBE
reçoit tous les jours de 4 à 7 heures.
34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

Cannes (de notre envoyé spécial).

Les chaussures éculées, vêtu d'un trench-coat pisseux sous lequel on pouvait craindre qu'il n'y eût pas de veston, le Russe Storoskoff s'excusait d'être vivant.

Le commissaire de police, M. Lombard, le fixait avec des yeux pétillants de malice.

— Alors, le mort, qui est-ce ? Le Russe eut un geste d'ignorance. Au fond, l'affaire était cocasse.

On avait repêché, dans le port de Cannes, deux jours auparavant, le 15 janvier 1932, un bonhomme sans papiers, qui avait reçu un coup violent au-dessus de l'œil gauche. C'était le cinquième qu'on retrouvait ainsi, le crâne entamé, entre Antibes et Cannes.

Mauvaise affaire pour la « Saison ». On avait dit, à la mairie :

Il faut en finir avec ces histoires de noyés. Ça empêche les Anglaises de digérer.

Et l'on s'était hâté de reconnaître, dans le macchabée n° 5, comme on l'appelait, un Russe du nom de Storoskoff.

Le patron d'un garage où il avait travaillé était venu à la Morgue. Il avait un peu hésité en tournant son chapeau entre ses doigts, puis avait fini par murmurer :

— Ça doit être lui !... Les journaux avaient identifié le cadavre :

« Mort naturelle... la misère... le drame de l'exil russe qui continue... », et, le lendemain matin, Storoskoff s'était présenté au commissariat.

Le noyé n° 4, repêché quarante-huit heures avant, était un Anglais nommé Tom Clark, poivrot qui faisait des boulettes avec des billets de banque et appartenait, de plus ou moins près, à l'« Intelligence Service ».

De temps à autre, ces indicateurs, qui foisonnent sur la Riviera, mangeant le « trèfle » à deux ou trois râteliers, disparaissent tragiquement. On les retrouve au fond de l'eau ou avec deux balles dans la tête, sur une plage déserte ou sous un pin virgilien.

Or, Storoskoff avait un dossier au commissariat central. Un dossier qui, pour la plainte singulière qu'il contenait, laissait prévoir que l'homme tomberait, tôt ou tard, dans l'oubliette ouverte, sous les pas de ceux qui lui ressemblent, par des mains aussi mystérieuses qu'impitoyables.

Le 15 décembre 1931, en effet, Eugène Storoskoff avait eu un cauchemar.

Pendant plusieurs jours, flanqué de Jérôme Bruyck, son patron, un Tchecoslovaque, directeur du garage « Palm-Beach », et d'un Américain, Léon Albin, il avait promené son ivresse dans les bars d'Antibes et de Cannes.

Puis, dans la nuit du 14 au 15, alors qu'une queue du mistral fouettait la côte, il avait vu entrer, dans la chambre du garage où il avait son gin, deux hommes armés de barres de fer. Storoskoff se leva et appela. Les deux hommes prirent peur et s'enfuirent. S'il avait dormi plus profondément, il ne se serait plus jamais réveillé.

Et Storoskoff expliqua au commissaire : — On m'a fait boire pour m'assommer. J'en savais trop long...

Les Anglais, eux, appellent ça une belle

LE YACHT



Un soir, on vit un yacht élégant, le « Heluis », jeter l'ancre dans le port de Cannes.

histoire. Le Russe, lui, parlait d'une sale affaire. Entre ceux-là et celui-ci, il y a l'épaisseur de deux barres de fer.

En juillet 1931, alors que nos hommes de lettres, nos vedettes du théâtre et du cinéma, nos capitaines d'industries et nos témoins de la politique grillaient leur peau à l'ombre des pyjamas en fleurs, alors que tout un monde et un demi-monde international jouaient au baccara, dansaient, s'étreignaient, respiraient les roses en papiers des casinos, se barbouillaient du champagne des dancings, un yacht élégant, le *Heluis*, jetait l'ancre dans le port de Cannes.

Il y avait, à la Croisette, une vingtaine de yachts pavés où la fête, la nuit, soufflait dans ses flûtes patentes.

Quelquefois, avec de jolies femmes énervées, ils appareillaient pour des croisières galantes, mouillaient au large des îles, et les bons pères du monastère de Lérins, voisins de ces partouzes aux étoiles, sentaient, en pliant les épaules, que les péchés du monde, cette nuit-là, étaient plus lourds.

Le *Heluis* avait pour propriétaire un Espagnol, Luis Martinez de Las Rivas, homme élégant, plein de séduction, dont on ne pouvait toujours dire, la première fois qu'on le rencontrait, s'il était un jeune premier de cinéma, un danseur mondain ou un grand seigneur.

Il avait fait, sur la Riviera, des débuts assez gris : dîners fleuris, table à deux louis des salles de jeux, maîtresses qui tutoient le barman ou dirigent des maisons de couture, hôtels des boulevards du centre.

Puis, après des éclipses plus ou moins brèves,

il était devenu client de palaces. La roue de la fortune avait tourné du bon côté. On le vit au « Sporting », à Monte-Carlo, où il se conduisit en gentleman. Il avait des malles recouvertes d'étiquettes internationales. Il fréquentait des lords, des princesses, des généraux russes. Il acheta une villa, la « Cigaronne », au Cap d'Antibes. On le rencontrait avec de riches Américaines qui l'appelaient *darling*. Sa première femme, Carmen Lewison, avait été répudiée au profit de Hélène Woodward qui, elle-même, dut céder la place à Mathilde Coster, divorcée de M. Mortimer.

Luis Martinez de Las Rivas apportait son nom et son prestige à la « Saison » de Cannes. Ce fut, à travers le Tout-Londres, le Tout-Paris, le Tout-New-York rôti au soleil de Provence, un branle-bas !...

Et ce seigneur de Bilbao saluait, recevait les invitations, les rendait, baisait des mains et des nuques au milieu d'un murmure d'admiration.

On le disait très attaché à la monarchie écroulée. Et, pourtant, quinze jours auparavant, pour la première fois à Monte-Carlo, c'est à l'arrière de son yacht qu'on avait vu flotter les couleurs de la jeune République espagnole !

Le soir venu, pendant que Luis Martinez dînait avec ses amis dans les jardins d'un palace, à dix pas de l'eau noire du port, les matelots du *Heluis* faisaient force de rames à bord d'une barque, vers l'embarcadère du garage « Palm-Beach », situé à l'autre extrémité de la baie.

A minuit, les matelots pénétraient dans le garage. On leur livrait de lourdes caisses que Storoskoff était allé chercher avec une camionnette, à la villa « Beau-Lot », de Juan-les-

Pins, sur les ordres de son patron, Jérôme Bruyck.

Les matelots chargeaient cette étrange marchandise sur leur barque et repartaient prestement vers le yacht.

Un soir, Storoskoff laissa tomber une de ces caisses. Elle s'ouvrit. Des fusils, des pièces de mitrailleuses, des baïonnettes s'éparpillèrent sur le sol.

Le yacht *Heluis*, sur le pont duquel on dansait, certaines nuits de lune, transportait des armes !

Où ? C'est ce qu'on a voulu savoir.

Le commissaire spécial, M. Ségur, chargé de l'enquête l'inspecteur principal Roustan et l'inspecteur Poussel.

Ils attendirent le retour du *Heluis*. Mais Luis Martinez, qui a épousé, le 30 mars 1932, à Monte-Carlo, Mrs Mortimer, n'a pas reparu. Il navigue !...

Alors, en juillet 1932, un an après, on décida de prendre l'affaire par l'autre bout, celui où il n'y avait guère de chances de trouver de poudre, et l'on convoqua le Russe Swiesciski, propriétaire de la villa « Beau-Lot », à Juan-les-Pins, et Albin, ex-secrétaire de Luis Martinez de Las Rivas.

Roman !... Chantage de Storoskoff, répondirent-ils.

Au cours d'une confrontation, Storoskoff faillit être étranglé.

Le préfet signa une douzaine d'arrêtés d'expulsion. Quelques personnages aux noms ronflants furent invités à repasser la frontière. Swiesciski et Jérôme Bruyck, le garagiste, étaient sur la liste. On vient d'arrêter Bruyck qui, tout l'hiver dernier, a vendu des autos et tripoté dans diverses affaires cinématographiques.

Et Bruyck a avoué :

J'ai contribué au transport de soixante-six caisses d'armes et de munitions qu'on embarquait à bord du *Heluis*. Les caisses d'armes étaient marquées St. E., et les caisses de munitions, S. B.

C'est tout ce qu'il sait. Luis Martinez le récompensait en lui faisant vendre des voitures.

Léon Albin, arrêté, lui aussi, à la suite de ces aveux, nie :

— Vous plaisantez, mon cher !... a-t-il répliqué à Bruyck.

Juridiquement, l'affaire va tourner court. Il n'est point prouvé que les armes étaient réglementaires, c'est-à-dire conformes aux modèles utilisés dans l'armée, et le commerce des armes non réglementaires est libre.

Mais alors, se demandent les policiers, pourquoi cet embarquement clandestin ? Les fusils étaient-ils pour les royalistes ou pour les extrémistes de gauche ? Quelle révolution soudoya l'élégant Luis Martinez de Las Rivas ? Quelles émeutes permettent à cet homme du monde d'acheter des propriétés sur la Riviera ?

Curieux, mais non surprenant coup de sonde dans une société étrangement mêlée où les aventuriers portant smoking, où les espions, les trafiquants de toute nature alimentent la cagnotte des casinos, se font inscrire sur le Bottin de la « Saison » et promènent des femmes à qui on attribue le prix de l'élégance ou du plus beau sourire.

Le *Heluis* ? Oui. Mais il y en a d'autres. L'un porte la drogue ; l'autre, les fusils. Des intoxiqués ralentissent dans une chambre d'hôtel... Une insurrection éclate quelque part. Le sang coule.

D'où vient l'héroïne ? Qui a fourni les fusils, les mitrailleuses ?...

On cherche... On soupçonne... Et l'on oublie le beau yacht blanc qui est passé par là.

Pierre ROCHER.

Durant la nuit, on embarquait clandestinement à bord des caisses d'armes

Après des débuts assez ternes, il parut avoir un coup subit de fortune et il acheta une riche villa au cap d'Antibes, « La Cigaronne » (ci-dessous).

En bas, de gauche à droite : les étranges associés, Swiesciski, Luis Martinez de Las Rivas, Jérôme Bruyck, Léon Albin.



USINES



GRAND REPORTAGE DE MARCEL MONTARRON

C'est le toxicomane et non le toxique qu'il faut surtout combattre. Le consommateur crée le marché; le marché, les Usines de Rêve, qui alimentent toutes les fumeries.

X. — LE BILAN (1)

A quoi sert de combattre la guerre, si le grand ennemi de l'homme, la mort, trouve les complices surnois que sont les stupéfiants. — H. TITULESCO.

COMMISSION CONSULTATIVE DU TRAFIC DE L'OPIMUM. — SÉANCE PUBLIQUE... Je suis entré.

La chose se passait, ces jours-ci, sur les bords du Lac Léman, point de départ de mon long voyage. Il faut toujours, quand on veut dresser un bilan, revenir à son point de départ.

Toutes les conférences, toutes les commissions consultatives se ressemblent. Une table en fer à cheval, un président, des délégués, des sous-mains, des rapports, des cafés et des verres d'eau.

Celle-ci n'échappait pas à la règle.

Par surcroît, les rangées de chaises, réservées au « public », étaient vides. Les séances du « trafic de l'opium » ne sont pas de celles qui attirent, à Genève, les amateurs d'éloquence.

Point de ténors, ici. Point de discours radiodiffusés. C'est dans une paix studieuse qu'on s'efforce de préserver la santé du monde contre la sournoise invasion du poison.

Les délégués ont devant eux des rapports. Ces rapports contiennent des chiffres, des statistiques. Ce sont sur ces chiffres qu'ils sont appelés à juger si le mal qu'ils combattent est en progrès ou en régression.

La lecture de statistiques n'est jamais très captivante. On prétend que l'un des délégués a résolu le problème en n'ouvrant jamais les rapports qui lui sont adressés. Peut-être pense-t-il avoir ainsi l'esprit plus libre. Peut-être songe-t-il qu'entre les conventions internationales et les intérêts particuliers, il y a parfois un abîme.

On rirait bien si, à la Conférence du désarmement, prenaient place des marchands de canons. La Conférence du trafic de l'opium offre pourtant le curieux spectacle d'une assemblée où siègent les délégués de certains pays qui vivent encore du mal qu'ils prétendent combattre.

J'en ai bien compté cinq autour de la table. N'en citons aucun pour ne faire de peine à personne. Songez seulement aux pays où la culture du pavot est une des richesses, parfois l'unique richesse du sol, aux colonies où l'opium de régie se vend comme un paquet de tabac, aux gouvernements qui se font de la drogue une arme de conquête.

Et vous aurez la mesure de l'ironie qu'offre aux regards avertis la présence de certaines signatures au bas de la convention internationale pour la limitation de la fabrication des stupéfiants et de la culture du pavot.

D'ailleurs, qu'entendons-nous au cours des débats ?

Voici l'Anglais qui reproche à la France de ne pas exercer dans ses ports une surveillance assez rigoureuse pour empêcher le transit de la drogue expédiée d'ailleurs. Il oublie de souligner que la culture du pavot couvre encore, dans l'Inde britannique, des milliers et des milliers d'hectares.

Voici la France, qui déclare que toutes les mesures sont prises pour faire face au trafic illicite. Mais Paris est, à l'heure actuelle, le refuge des seigneurs les plus notoires de la drogue, expulsés des autres pays. L'Allemagne chicane sur les modalités de la future réglementation. Ne possède-t-elle pas l'une des plus importantes « Usines de Rêve » ? Peut-elle affirmer qu'aucune fuite ne s'y produit ? Voici la Bulgarie, centre de production illicite, sur la sellette. Qui lui fournit la matière première ?

Il n'y a pas que du mal à dire de l'opium.

Pris à dose convenable, c'est un médicament précieux. C'est le meilleur des narcotiques. Au service de la médecine, c'est un auxiliaire bienfaisant.

Seulement, les besoins mondiaux de la

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 230.

La conférence annuelle du trafic des stupéfiants a lieu actuellement à la Société des Nations.



C'est sur des chiffres qu'on juge, à Genève, si le fléau de la drogue est en progrès ou en régression.

thérapeutique ont été officiellement évalués à 290 tonnes de drogue.

Or, si on n'a pu encore contrôler la production mondiale de l'opium, on a pu déjà établir que la Perse, à elle seule, en a exporté, en 1924, près de 800 tonnes; la Turquie près de 600, la Yougoslavie, elle-même, avoue un stock de 160.000 kilos. Quant à la Chine, on évalue, pour la seule province du Yunnan, la production annuelle à un million et demi de kilos !

Voilà, au fond, les seuls chiffres qu'il convient de retenir des copieux rapports de la Société des Nations.

Il y a, dans le monde, un formidable excédent d'opium.

Si la culture du pavot est toujours intensive, c'est que les puissants consortiums de négociants et de banquiers qui soutiennent la contrebande de l'opium n'ont pas désarmé.

S'ils n'ont pas désarmé, c'est que leurs intérêts rejoignent parfois, par ricochets, ceux de certains Etats, d'une part. C'est que, d'autre part, les demandes des marchés illicites de la drogue ne diminuent pas.

Tel est le terrible et angoissant dilemme.

On voit qu'il est loin d'être résolu.

Mais il faut tout de même envisager l'avenir.

— Est-il de quoi s'étonner si les trafiquants se moquent de nous et nous jouent à tour de rôle ? Ils ne sont, certes, pas si fous que cela. L'argent est à eux. Le meilleur des cerveaux aussi. Avec de l'argent, ils peuvent bien s'attacher des protecteurs influents dans tous les pays. Il est d'ailleurs à noter que le commerce des drogues ne saurait subsister si ce n'était l'égoïsme international... Qui parle ainsi ?

L'homme dont tous les gros trafiquants du monde prononcent le nom avec terreur, celui dont l'activité a permis de chasser de Stamboul le centre mondial du trafic illicite, celui qui, l'un des premiers, a dénoncé la résurrection des Usines de Rêve à Sofia; l'un des plus grands chasseurs de corsaires de la drogue : Russel Pacha, commandant de la Police du Caire, directeur du Bureau Central d'Informations des Narcotiques.

Russel Pacha a vu de près, en Egypte, les ravages du fléau redoutable. Il a touché du doigt le péril qui menace un pays lorsque sa population subit l'affreux servage de la drogue. Il a vu le poison pénétrer lentement, insensiblement, les couches les plus saines d'un peuple et s'infiltrer jusque dans les plus lointains villages de fellahs.

Il a vu des paysans, des ouvriers se priver de nourriture pour acheter leur dose quotidienne de poison, des malheureux vendre leurs pauvres hardes contre un paquet de poudre folle. Un jour même, il apprit que les ouvriers qui travaillaient, dans une péniche, sur le Nil, peinaient douze heures par jour pour recevoir, comme salaire, un peu

de pain et, matin et soir, un paquet

de roïne. Hôpitaux encombrés de ceux à qui il encore un peu de force pour échapper à l'abîme, morts subites, suicides, cas de divorces, tel est le pitoyable spectacle que, sous les yeux, Russel Pacha, depuis sa foudroyante extension du fléau.

On comprend qu'il se soit attelé à sa noble mission avec un zèle tout particulier. ne s'agissait plus là de discours, de rapports de statistiques. Il fallait, en toute hâte, enrayer l'épidémie, renforcer le cordon de protection autour de la zone menacée, rompre, détruire à l'intérieur les grandes organisations de trafiquants. C'était la tâche la plus urgente. Mais ce sera l'honneur de la carrière de Russel Pacha d'avoir, le premier, compris qu'il fallait non seulement lutter dans le pays dont il avait la défense, mais encore remonter aux sources du mal, redresser par une action internationale à l'offensive internationale des trafiquants de drogue.

L'Egypte avait été offerte comme un terrain propice facile, sur le marché mondial de l'opium, aux tentacules du trafic illicite. Russel Pacha pensa qu'il fallait non seulement

couper ces tentacules, mais encore frapper le monopole en plein cœur. Par le truchement de la Société des Nations, il fit appel, dans tous les pays du monde, à des hommes de bonne volonté. Il remua les polices, les douanes étrangères, fit se nouer des mailles du filet protecteur.

Il peut aujourd'hui regarder derrière lui, non sans quelque satisfaction, le chemin parcouru. C'est, on le dira, en partie grâce à ses efforts que la Turquie, harcelée de protestations, a dû fermer les trois fabriques de drogues du Bosphore (1) qui inondaient le monde, et qui promettaient de limiter à l'avance sa production d'opium.

(1) M. Devineau, que nous avions nommé comme l'un des dirigeants de la fabrique de Couscoundjou, nous prie de préciser qu'il n'avait fait que vendre à cette usine les procédés de fabrication de la S. I. C. O.

Russel Pacha, commandant la police du Caire, directeur du Bureau central d'informations des narcotiques.

DE RÊVE

La promesse est rigoureusement suivie, grand pas sera fait. Mais n'ai-je pas en dire, là-bas, que les producteurs turcs se concertaient pour échapper à la limitation de la culture du pavot ? Ce n'est pas là, d'ailleurs, le seul point.

Le centre mondial du trafic illicite, ins- aujourd'hui à Sofia, en serait-il chassé demain, que déjà la plus gigantesque organisation de contrebande de drogues qui ait jamais existé dans le monde s'établit en Extrême-Orient.

Jusqu'à présent, l'opium chinois était impropre à la fabrication de la morphine et de l'héroïne. Mais des chimistes ont trouvé un procédé pour en tirer le maximum d'alcaloïdes. Les Usines de Rêve se sont créées là-bas un peu partout, et notamment dans les concessions étrangères. Les Japonais, eux-mêmes, ont ouvert en Mandchourie. Déjà, sur les côtes américaines du Pacifique, le prix de l'héroïne a baissé, car les envois de drogue se chiffrent par tonnes.

Ainsi, me dit Russel Pacha qui, accompagné de deux de ses précieux collaborateurs, Nashed Bey Hanna, chef de son secrétariat, et Bimbashi T. A. Marco, inspecteur de la police du Caire, suit avec attention les travaux de la commission consultative de la S. D. N., ainsi le problème va se trouver renversé. C'était l'Occident qui, jusqu'à présent, empoisonnait l'Extrême-Orient. Les informations précises que nous avons recueillies permettent de redouter que l'Extrême-Orient n'empoisonne à son tour l'Occident, et non pas seulement comme jadis par la contrebande de l'opium, mais par la plus redoutable des contrebandes, celle de la morphine et de l'héroïne. La lutte n'en sera que plus difficile. Comment surveiller la Chine, dont les frontières sont immenses ? Comment découvrir ces nouvelles fabriques de drogues, dans l'état anarchique de cet immense territoire ?... Plus que jamais, d'impitoyables mesures seront nécessaires pour faire face à ce nouveau danger. Plus que jamais, en facilitant l'extradition des trafiquants, en permettant à chaque police de les poursuivre sans restriction de frontières, il faut rendre aux corsaires de la drogue leur existence impossible...

Tel est l'un des aspects du problème. On voit que l'abri des conventions et des lois reste encore précaire. Mais on ne saurait conclure une telle étude sans se préoccuper de l'autre aspect : le traitement des victimes. J'ai consulté d'éminents médecins. Tous m'ont dit :

— En France, jusqu'à présent, ces victimes sont, heureusement, relativement peu

nombreuses. Pourtant, leur nombre ne diminue pas.

« Les récentes statistiques des cliniques de désintoxication ne reflètent évidemment que la proportion des intoxiqués qui se décident à se faire soigner : on y trouve, pour 48 toxicomanes, une parfaite équivalence des sexes : 24 hommes, 24 femmes. La contagion est, chez les femmes, la cause dominante de l'accoutumance à la drogue. Chez les hommes, au contraire, l'usage médical du poison a créé le besoin.

« Parmi ces malades, on ne trouve pas que des oisifs ; des employés, des voyageurs, des négociants, des artistes, des infirmières, voisinent sur la liste des professions avec des artistes et des intellectuels.

« Or, la loi de 1916 poursuit, côte à côte, sur le même banc de la correctionnelle, le trafiquant et l'intoxiqué, l'empoisonneur et la victime, et les condamne parfois solidairement à l'amende, si bien que la victime, généralement solvable, paie pour le marchand de drogues !

« La loi de 1916 est une loi d'exception, votée en pleine guerre. On pouvait comprendre qu'à cette époque elle ne fût pas parfaite. Il est singulier qu'on ne se soit pas, maintenant, aperçu de son illogisme. Une loi qui, pour punir un malfaiteur, exige des poursuites contre sa victime, est une loi boiteuse et inhumaine.

« Elle crée entre les marchands et leur clientèle une solidarité, une crainte commune de la délation, contraire au but de défense sociale du législateur.

« Que de malheureux n'osent pas dénoncer les trafiquants qui, parfois, les tiennent sous leur joug, par crainte d'être dénoncés eux-mêmes. »

Il serait peut-être temps d'établir que si le pourvoyeur mérite la prison, et non pas, comme la plupart du temps, la liberté provisoire sous caution (ce qui lui permet aussitôt de changer de pays), le malade, lui, mérite pour toute sanction l'hôpital. Et cela en l'obligeant à y rester le temps nécessaire pour lui enlever l'envie de recommencer.

Je ne sache pas que les personnes qui ont attenté à leurs jours en prenant du véronal ou du gardenal (toxiques librement vendus) soient déferés en correctionnelle et condamnés.

L'alcool — cet autre toxique — n'a jamais exposé l'alcoolique — sauf en cas d'ivresse publique et tapageuse — à des poursuites. Et, pourtant, l'alcoolisme est, autant que la drogue, un poison abâtardissant pour la race.

Trop longtemps, la Société des Nations s'est désintéressée de la question médicale. En admettant que tout trafic illicite de l'opium, de l'héroïne ou de la cocaïne soit

un jour supprimé, on aura supprimé l'opiomane, l'héroïnomanie, la cocaïnomanie, mais non la toxicomanie. Le toxicomane est un malade pour qui le poison est un régulateur d'équilibre nerveux. Demain, peut-être, de nouveaux narcotiques, inconnus aujourd'hui, seront en vogue. C'est donc le toxicomane et non le toxique qu'il faut surtout combattre. Le consommateur crée le marché. Supprimons le consommateur, le problème du trafic illicite sera résolu.

Que l'on prenne à l'égard des pourvoyeurs des sanctions impitoyables — en Angleterre, elles vont, pour les récidivistes, jusqu'à dix ans de travaux forcés. Mais que l'on traite les intoxiqués comme des malades qui doivent être soignés, guéris et surveillés après leur cure, pour éviter toute rechute ; que l'on crée au besoin, pour eux, des établissements spéciaux de cure, avec internement d'office, si besoin est, voilà les mesures efficaces qui s'imposent.

J'ai cru devoir simplement faire entendre, au terme de cette enquête, ces deux voix :

Celle d'un des hommes qui symbolisent le mieux, à l'heure présente, la lutte mondiale contre le trafic illicite, contre les gangsters de la drogue ;

Celle des médecins qui, en France, se sont penchés avec le plus d'attention sur le problème de la toxicomanie, sur la secte infiniment pitoyable des drogués.

On ne peut écouter l'une sans l'autre.

Hors de ces deux solutions : détruire les racines du fléau, soigner les plaies des victimes, il n'est pas de remède.

Et les Usines de Rêve renaîtront sans cesse au carrefour des routes maudites qui conduisent de l'extase à la mort.

Marcel MONTARRON.



C'est par une impitoyable répression que l'Égypte, l'un des pays les plus atteints par la drogue, a cherché à rompre, à l'intérieur comme à l'extérieur, les formidables organisations de trafiquants.



FIN

Il y a, dans le monde, un formidable excédent d'opium. La production de la Chine dépasse à elle seule les besoins mondiaux de la médecine. Ci-dessous : une des nombreuses affiches de la propagande chinoise contre l'opium.



Le centre mondial du trafic illicite s'organise maintenant en Extrême-Orient. Déjà les envois de drogue sur les rives américaines du Pacifique se chiffrent par tonnes.

PROCES BIZARRES et COMMIQUÉS



En 1623, Angélique prit le voile des novices, en l'abbaye de Blessac.

I. — DIEU ET L'ARGENT

L'EXPÉRIENCE ne démontre que trop combien un zèle religieux, même très vif, ne craint pas parfois de mêler Dieu à des considérations très matérielles et même fort basses. Il n'est point inutile de relever cette affirmation trop banale, d'exemples et de faits négligés par la chronique.

Deux procès du XVIII^e et du XVII^e siècles qu'on a complètement oubliés méritent à ce point de vue de revoir le jour.

◆ ◆ ◆

Un certain Paul Duhalde, né à Paris et fils d'un joaillier, était singulier en toutes choses. Il avait en tout et sur tout des vues originales. Il perdit son père à l'âge de seize ans et sa mère l'envoya en Espagne en 1715 pour s'y former au commerce. Comme beaucoup de jeunes gens destinés à de grandes choses, Paul Duhalde commençait par la témérité. Il se jeta dans le commerce des pierres précieuses et perdit des sommes considérables, que dut acquitter sa mère. Elle n'était point ravie des résultats obtenus par son fils et le rappela. Elle l'envoya à Rouen chez un armateur qui faisait le commerce des Antilles. Duhalde se cacha sur un bateau en partance pour les mers du Sud et fit le vœu de remettre aux pauvres la moitié des bénéfices de sa campagne. Il n'y eut encore cette fois-ci que des pertes.

Revenu à Paris, ce commerçant-poète s'occupe de musique, de géographie, d'histoire. Il fait encore un infructueux voyage à Madrid et c'est peu après qu'il nous apprend dans son curieux journal qu'il a trouvé sa voie :

« Je résolus de contracter une Société avec Dieu, promettant et faisant vœu d'en accomplir tous les articles... »

La Société qui a pour objet le commerce des pierreries durera cinq ans. Après ce délai, Duhalde déduira son apport de 3.000 piastres du capital social qu'il partagera entre Dieu et lui !

Dieu est dispensé d'apport comme étant l'auteur véritable de tous les profits.

Le divin associé de Duhalde voulut encore l'éprouver et un nouveau voyage en Espagne commença mal, mais Duhalde ne doutait point que la prospérité dût enfin

Une demoiselle de la Motte, parente d'Angélique, devint la comtesse de Valois.

lui sourire. Cette confiance le transforme. Il conduit de savantes intrigues qui le mènent au poste de joaillier du roi d'Espagne. La réussite est alors soudaine et prodigieuse. Il rentre à Paris, se marie, et son commerce ne cesse de s'accroître jusqu'en 1724, date à laquelle la Société avec Dieu doit prendre fin.

Le plus gravement du monde, Duhalde procède à la liquidation de la Société. Ses comptes faits, il divise en deux le reliquat du capital : des paquets de magnifiques pierreries. Sur les paquets, il écrit ces mots : *moitié pour les pauvres, la part de Dieu*. Pour que sa valeur soit réellement touchée, sinon par les pauvres, au moins par des institutions charitables, il signe huit billets à ordre s'échelonnant jusqu'en 1732.

Duhalde avait-il reçu de son divin associé un avertissement ? Il s'empresse de faire son testament et meurt en 1725. Quelle ne fut pas la fureur de la jeune veuve de Duhalde en apprenant qu'elle et son fils seraient dépouillés en faveur de Dieu de la moitié de la fortune ! Les administrateurs de l'Hôpital Général réclamèrent la part divine et le procès commença. Le tuteur de l'enfant proclame que Duhalde est un fou et que les dispositions prises par un insensé n'ont aucune valeur. M^{re} Blaru pour l'Hôpital Général fait l'éloge

du défunt qui, pour la première fois dans l'histoire du monde, a associé les pauvres au commerce des diamants. D'ailleurs l'apport de Dieu dans la Société s'appelle prospérité !

La discussion s'amplifie. Les parties remontent jusqu'à St-Paul et jusqu'à St-Thomas et la Cour accorde huit mille livres à l'Hôtel-Dieu, coupant ainsi la paille en deux.

Le résultat était en somme assez sympathique ; ce qui l'était moins, c'était cette spéculation de Duhalde sur l'aide de Dieu et « son placement sur la charité ».

◆ ◆ ◆

Au XVII^e siècle et au siècle précédent, on n'avait que des notions assez vagues sur les hermaphrodites. Une honte sans nom s'attachait à un état d'autant plus monstrueux que mal défini et c'était un moyen facile de perdre un ennemi que de l'accuser d'ambiguïté sexuelle. Aussi les procès contre de prétendus hermaphrodites sont alors choses communes.

Profitant de cet état des esprits, une religieuse, Sœur Damilly, de l'ordre de Cîteaux, qui ne craignait point, elle non plus, de mêler les choses de la foi aux plus bas intérêts, tenta dans des circonstances abominables de conquérir le bénéfice d'un Prieuré.

Angélique de la Motte était la fille d'Anne de Salar, sœur de la Prieure des Filles-Dieu de Chartres. En 1623, Angélique entra dans l'abbaye de Blessac comme novice, mais l'ardeur de sa piété la rendit malade. A peine rétablie, elle demanda à entrer au Prieuré de Chartres. Elle avait dix-neuf ans et son arrivée au monastère dirigé par sa tante fut marquée de scènes de brûlante piété. On ne vit jamais religieuse à la fois plus modeste et plus abîmée dans le Seigneur. C'est malgré elle que l'éclat de ses mérites la désignait à l'attention.

Mais ce qui frappait le plus en elle, c'était la simplicité d'un cœur qui savait vivifier la règle en l'adoucissant. Tant de mérites ne demeurent pas sans récompense et, à la mort de sa tante, Angélique de la Motte, déjà coadjutrice du Prieuré, entre en possession du bénéfice.

Supérieure, Angélique demeura la camarade et la confidente de toutes les religieuses. Il n'est point impossible toutefois que la tendresse qu'elle ne cachait point ait par

me garde éveillé dans certaines âmes un sentiment profane. Le confesseur des religieuses désapprouvait fort les manières et les méthodes d'Angélique ; il eut le tort de s'en ouvrir à son amie la sœur Damilly, de l'Abbaye de Clairets, qui décida bientôt de jeter son dévolu sur le bénéfice du Prieuré.

En ce cœur ingrat, la fièvre de l'or se combinait avec une piété étroite et rigoureuse. Pendant dix ans, la sœur Damilly, après avoir affirmé hautement ses prétentions, se livre à des travaux d'approche. A ce moment, deux novices du Prieuré rêvaient d'évasion et de liberté. Profitant de l'indulgence de Mlle de la Motte, elles s'échappaient parfois la nuit pour quelques heures. La sœur Damilly les a bientôt en son pouvoir ; elle leur promet la liberté si elle devient un jour leur supérieure.

Les deux novices s'emploient désormais à compromettre Angélique. Elles essaient de pousser hors des limites de la bienséance les moments d'abandon et de confidences intimes où elles approchent Mlle de la Motte.

La pureté de la supérieure se joue de tous les pièges. Leurs calomnies ne suffiront point à compromettre leur victime. La sœur Damilly, qui s'en rendait compte, s'avisa alors du stratagème qui en ce temps réussissait toujours. Elle prétendit devant le Grand Conseil du Roi que son ennemie était hermaphrodite, d'où son incapacité à demeurer l'épouse du Seigneur ! Si Angélique se soumettait à la visite, elle serait déshonorée — quoique reconnue normale — et obligée de quitter le Prieuré. Si elle refusait de s'y soumettre, la suspicion la perdrait.

Grâce aux bruits fâcheux qui couraient sur la titulaire du bénéfice, la sœur Damilly fut envoyée en possession du Prieuré par deux bulles pontificales. Il ne restait plus qu'à faire chasser Angélique par l'autorité royale. La pauvre songeait bien peu à se défendre ; elle pria Dieu et continuait à veiller doucement sur ses compagnes. La justice n'aime point les défenseurs et les accusés modestes. Elle renvoya Angélique devant le bailliage de Chartres qui composa tout un roman avec les ragots réunis par la Damilly et les novices, sans oublier le prétendu état d'hermaphrodite de la pauvre Angélique. Pour punition de tous ces crimes imaginaires, ce cœur et ce corps purs, qui n'avaient connu que les abandons d'une divine tendresse, furent emprisonnés à perpétuité.

(A suivre.)

René TRINTZIUS.


Pour punition de tout ces crimes inventés par Sœur Damilly, ce cœur et ce corps purs furent emprisonnés à perpétuité



Les Documents bleus
Notre Temps numéro 51

EMANUEL H. LAVINE

Le Troisième degré
méthodes de la police américaine
adapté de l'anglais par Henry-Musnik



Librairie Gallimard
43, Rue de Beaune

EMMANUEL H. LAVINE

Le Troisième Degré
méthodes de la police américaine

Adapté de l'anglais par HENRY-MUSNIK

Le «grilling», ou comment,
en Amérique, on obtient
des «aveux spontanés»

L'enquête complète, dont « DÉTECTIVE »
a publié quelques chapitres



100 fois votre photo pour 25 FRANCS



Nous vous offrons, pour ce prix minime, 100 reproductions parfaites de n'importe quel document : portrait ou photo d'amateur.

PENSEZ A TOUT CE QUE VOUS POUVEZ FAIRE AVEC 100 PHOTOS

D'abord faire plaisir à des quantités d'amis. Quelle jolie surprise que de recevoir un sourire dans une lettre... ou accompagnant une invitation, un faire-part d'anniversaire, de fiançailles, de première communion ! Et quoi de plus charmant qu'une photo pour annoncer la naissance de bébé et pour orner la boîte de baptême !

PUIS, DONNER UNE PERSONNALITÉ A VOTRE CORRESPONDANCE

Décupler les chances de réussite de vos démarches par lettre : sollicitation d'un emploi, d'un engagement, ou toute autre. Ce que les mots les mieux choisis n'arrivent jamais à dire, votre visage, votre sourire le diront, et combien éloquemment.

ET SI VOUS ÊTES DANS LES AFFAIRES...

Connaissez-vous présentation plus efficace d'un objet à vendre que sa photographie parfaite de netteté, d'un format réduit, pratique à employer, séduisante et convaincante ? Avez-vous à présenter autos, immeubles, objets d'art, tableaux, meubles, robes, coiffures, bijoux, etc., etc. ? Plus besoin de longs textes fastidieux... une Photex, quelques renseignements essentiels sur la matière, couleur, prix, etc. Et laissez Photex faire son travail de vendeur. Envoyez-nous votre portrait favori, la photo que vous aimez, le document que vous désirez faire reproduire (même une photo d'amateur) et vous recevrez, en joignant la somme de 25 fr., 100 reproductions parfaitement nettes, sur beau papier glacé, soigneusement perforées et gommées, prêtes à employer.

Dans la vie privée comme dans les affaires, votre meilleur atout c'est votre personnalité. N'ayez pas peur de la faire connaître, d'en être prodigue même...

STUDIO PHOTEX
Département « Détective »,
35, Rue Madame, Paris (VI^e).
Veuillez trouver ci-inclus un mandat de 25 fr. contre lequel je recevrai, franco sous 8 jours, 100 reproductions de la photo ci-jointe.
Nom
Adresse

LES CHEFS D'ŒUVRE DU ROMAN D'AVENTURES
6 FRS MAURICE MARROU

YO LE COUPEUR D'OREILLES

Un roman policier français qui se passe à Marseille

YO LE COUPEUR D'OREILLES

6 fr.



LIBRAIRIE GALLIMARD

RIDES NEZ BRILLANTS
Disparition complète en 8 jours avec simples frictions (3 minutes) rajeunissement instantané un vrai miracle, notice gratuite. Lab^o PRIMUS, 67, rue Rochechouart, Paris.

SEINS LA PARURE DE LA FEMME
Merveilleuse poitrine en 10 jours sans drogues par procédé nouveau, usage externe, notice gratuite. M^{me} W. HUMBERT, 67, rue Rochechouart, Paris.

1.000 frs p. mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Tte l'année. Manufact. D. PAX, Marseille.

COPIES d'adresses pr enveloppes 15 fr. le 100, et gros gains pr. tous. Echantill. de travail gratis : LABORATOIRES H. DE PROVENCE, à Marseille.

2.000 francs par mois rapidement en suivant les cours par correspondance de **L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE DE DÉTECTIVES-REPORTERS** 38, rue de Rochechouart, Paris (9^e) Renseignements gratuits.

A VENDRE :
Occasion exceptionnelle : Citroën berlinoise, grand tourisme, noire, C 6 F. moteur révisé, prix très avantageux. S'adresser à M. Cotteret, 25, rue de Constantinople.

UNE FOIS PAR AN
consultez Mme Fr. BENARD, 46, rue Turbigo, Paris : guidera votre bonheur, précise mois par mois éven. 1933-34, facilite mariage d'après prénoms. Ts les jours et par corresp. Envoi date naiss. et 20 fr. 50.

CONSULTEZ Voulez-vous être forts, vaincre et réussir ?
M^{me} Thérèse Girard, voyante célèbre, diplômée. Expériences sous contrôle scientifique connue du monde entier par ses prédictions et ses conseils. 78, av. des Ternes, (17^e). De 1 à 7 h. cour, 3^e étage.

MARTHA MARY VOYANTE : Trans. pensée. Fixe date év^t p. lect. d. sable et crist. l à 7 H. sauf L. 70, r. Pindrécourt (20^e) 5^e ét. Mét. : Pl. d. Fêtes. P. cor. 20 L. 50.

M^{me} LEBERTON TAROTS, CHIROMANCIE, ASTROLOGIE. De 1 h. à 7 h. ou par corresp. 20, rue Brey, 1^{er} a gauche, PARIS (Étoile)

Rien à payer d'avance
Écrivez-nous aujourd'hui.

30 francs PAR MOIS

NOTICE DÉTAILLÉE GRATIS SUR DEMANDE

le meilleur marché

LES ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES DE **Victor Hugo**

DIX forts volumes in-4°, format 19 x 28 cm., dans une bonne reliure de bibliothèque, entièrement parus, livrables sans délai et FRANCO.

6.918 pages **602** gravures de texte **sur bois**

Illustrations de Jean-Paul LAURENS, PUVIS DE CHAVANNES, MEISSONIER, ROCHEGROSSE, Daniel VIERGE, A. DE NEUVILLE, Benjamin CONSTANT, E. BAYARD, WILLETTE, Léopold FLAMENG, H. DAUMIER et de Victor HUGO lui-même.

UNE REMARQUABLE ÉDITION ILLUSTRÉE EN DIX FORTS VOLUMES IN-4° RELIÉS

Prix de l'ouvrage complet, 10 forts vol. reliés : 45 payables 30 fr. par mois, 1^{er} versement un mois après réception de la commande. Au comptant, escompte déduit : 410 fr., Franco en France et Afrique du Nord.

BULLETIN à copier ou signer et à envoyer à DÉTECTIVE-PUBLICITÉ 35, rue Madame PARIS-6^e.

Veuillez m'adresser les Œuvres complètes illustrées de Victor Hugo, en 10 volumes in-4° reliés, au prix de 450 fr., que je paierai par versements mensuels de 30 fr., ou au comptant : 410 fr., et-intals ou contre remboursement.

Nom et Prénom
Profession
Domicile
SIGNATURE :

DÉTECTIVE-PUBLICITÉ 35, rue Madame, PARIS-6.

DÉTECTIVE

Vengeance de brutes



Poussée d'expliquer le triple meurtre sauvagement commis par les Bonnaterre — son mari et ses fils —, la fermière de Destellous se tait. Quelles excuses pourrait-elle trouver à ce carnage ?

(Lire, pages 4 et 5, la dramatique enquête de notre envoyé spécial à Millau, Emmanuel Car.)

AU SOMMAIRE { Le fou du diable, par Robert Hennemont. — En bordée, par Louis Palauqui. — Le «Club des Quarante», par Jean Dubois. —
DE CE NUMÉRO { Le yacht Mystère, par Pierre Rocher. — Usines de Rêve, par Marcel Montarron. — Procès bizarres et comiques, par René Trintzius.